

The
William Edward Reis
Library



Allegheny College

WITHDRAWN

B

4. —

h.as =

10/
28

LA LÉGENDE
DE
DON
JUAN



LA
LÉGENDE
DE
DON JUAN

Toute l'ornementation de cet ouvrage a été
spécialement dessinée par Pierre Courtois

IL A ÉTÉ TIRÉ DE
CET OUVRAGE CINQ
CENTS EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS SUR
PAPIER JAPON

Vingt-et unième édition

843.91
T787L

A. T'SERSTEVENS

LA LÉGENDE
DE
DON
JUAN



L'ÉDITION D'ART

H. PIAZZA, 19, RUE BONAPARTE, PARIS

Tous droits de reproduction, de traduction
et d'adaptation réservés.

Copyright 1924, by H. Piazza

A

ANDRÉ SUARÈS

JE DÉDIE

CETTE ÉTUDE ROMANESQUE

DE LA PSYCHOLOGIE DU SÉDUCTEUR



70636



AU LECTEUR

IL ne s'agit pas ici d'une création indépendante : les éléments de ce livre m'étaient imposés par la tradition. Je n'y ai mis de mon cru que ce qu'il fallait y mettre pour relier les différentes parties que m'offrait la chronique et agrémenter le récit. La légende de don Juan est l'une des plus complexes. Depuis des siècles, les écrivains n'ont pas cessé d'en modifier le caractère. Sur la trame que nous a donnée Tirso de Molina, les poètes et les penseurs ont brodé tant de détails que les éléments primitifs ont presque disparu. Le personnage s'est transformé sans cesse, d'après l'évolution de l'esprit et la conception de l'amour.

J'ai donc tenté de résumer en un seul personnage les principaux aspects de la double

légende du Ténorio et du Mañara. J'ai porté dans la vie d'un seul homme l'évolution morale du héros dans la littérature. Mon don Juan connaît au cours de sa vie la plupart des sentiments que lui ont prêtés les écrivains au cours de trois siècles. Chose curieuse, en méditant ce plan, j'ai constaté que la chose n'était, psychologiquement, pas impossible, car l'âme de don Juan, de Tirso à Lenau, n'a pas cessé de vieillir. Le personnage de Tirso est un adolescent qui rue, celui de Lenau connaît l'amertume de la maturité.

Qu'on veuille toutefois me faire un peu de crédit. Je n'ai pas bridé ma fantaisie. Je n'ignore pas que mon récit fourmille d'anachronismes, et que, Pierre le Cruel vivant au quatorzième siècle, don Juan ne pouvait porter les habits de Velasquez ni parler de Magellan. Le personnage n'appartenant à aucune époque, je l'ai placé dans celle qui me convenait le mieux, dans la plus décorative.

Je n'ai pas non plus fait taire ni mon cœur ni mes sens dans un sujet où ceux de tant de poètes avaient parlé. On peut penser que si j'ai traité cette légende, c'est que le héros avait pour moi de particulières séductions.

Qu'on me pardonne enfin de ne point offrir au public une froide analyse, un manuel fasti-

dieux du don-juanisme à travers les âges. J'ai voulu faire vivre don Juan dans une sorte de roman où fussent incorporés les principaux éléments de la légende. C'est que je préfère l'intérêt du Lecteur à ma propre commodité. Il m'eût été bien plus facile de faire une œuvre scientifique : il me suffisait d'analyser les quelque deux cents volumes que j'ai lus sur la matière. J'en ai mis la quintessence dans mon récit : mon imagination a fait le reste.

A. T' S.





I

L'ENFANCE DE DON JUAN



ON Juan naquit vers la fin du seizième siècle, dans ce monde imaginaire où tant de grandes figures ont été engendrées.

Il avait comme père le Désir que certains hommes

infortunés ont de toutes les femmes, pourvu qu'elles soient jeunes et belles ; il avait comme mère la Religion Chrétienne qui lui donna le goût du péché dans l'amour, car les mortels, avant que se répandît la parole évangélique, n'y voyaient qu'une joie puis-

LA LÉGENDE DE DON JUAN

sante et passagère, ce qu'il est en effet.

L'Eglise avait défendu l'œuvre de chair qui ne fût pas dans le mariage. L'homme qui, le premier depuis le christianisme, s'est insurgé ouvertement contre cette loi écrite, et a proclamé les droits de son désir malgré le Ciel et malgré l'enfer, celui-là créa la matrice où devait se former don Juan.

Libéré de l'esclavage de la chair, le rebelle s'enivre d'indépendance. Puisqu'il est déclaré hors la loi, il la provoque, il la défie. Il porte son audace bien au delà de l'amour. Son âme éprise de conquêtes, son esprit en révolte contre les valeurs caduques, en font un négateur et un athée : il devient en quelque sorte l'expression de l'individualisme et de l'irréligion. C'est en cela qu'il se distingue de l'homme à femmes, du banal séducteur.

S'il n'eût aimé l'amour, don Juan eût été condottière, pirate ou conquistador. Les caravelles de Colomb, les Cinq-Cents de Ferdinand Cortez, qui enlevèrent Mexico à la pointe de l'épée, les canots trop pleins des boucaniers de la Tortue, eussent mené don Juan vers la gloire martiale, s'il n'avait aimé la chevelure des femmes, leurs doux râles et leurs baisers. Il éprouva longtemps à les charmer, à les réduire, à les posséder, l'at-

L'ENFANCE DE DON JUAN

tente passionnée et l'ivresse triomphale du conquérant qui investit une ville, l'assiège et y entre d'assaut.

C'est donc dans un monde purement idéal que naquit don Juan, et c'est ainsi que l'on a pu faire de son histoire une légende.

Ce n'en est pas moins l'Espagne qui le vit naître : l'esprit de la race, son mysticisme sensuel, son ardeur amoureuse, ses appétits, en ce temps-là, de découvertes et de conquêtes, portaient ce peuple à se donner une image particulière du séducteur, qui traduisît les goûts et les sentiments de l'époque.

C'est ainsi qu'apparut don Juan.



On raconte, cependant, qu'il naquit à Séville, parmi la prodigieuse exaltation de la nature et de la race andalouses. Sa famille était originaire de Galicie et descendait d'Alphonse IX de Léon, par don Pedro-Alonso, dont le fils, Alonso-Jorge Ténorio, fut seizième amiral de Castille, sous le règne d'Alphonse XI. Alonso-Jorge eut deux fils : Juan, chevalier de l'ordre de la Bande et de l'Echarpe rouge, et Alonso-Jorge, alguazil en

chef de Séville. Cet Alonso-Jorge fut le père de don Juan.

Il fit donner à son fils l'éducation d'un gentilhomme : on lui apprit quelque peu à lire, écrire, surveiller les comptes des intendants ; mais on fit venir de Tolède le meilleur spadassin, et de Barcelone le plus habile écuyer, afin de le rendre incomparable dans le maniement de l'épée et du cheval. Il eut aussi un maître de musique qui lui montra à toucher du luth et à chanter en mesure, et un maître à danser qui lui enseigna les saluts et les danses en usage à la Cour.

Son père aimait à lui parler de ses hauts faits, des batailles auxquelles il avait pris part, des combats singuliers, rapière contre rapière, ou lance contre lance, qu'il avait livrés à des rivaux pour défendre l'honneur de sa Dame.

Il le conduisait dans la salle d'armes où l'on voyait les glaives, les piques, les épieux, les arquebuses, les cuirasses et les morions, rangés contre les murailles, répartis en trophées, groupés en panoplies, si bien fourbis que des milliers d'éclairs s'entrecroisaient sous les voûtes.

Don Alonso détachait des armes offensives et les maniait devant son fils en lui

racontant leur histoire : cette hache avait coupé plus de cent mains à la bataille de Lépante ; de cette épée, il avait percé la poitrine de don Coello de Saavedra y Hurtado qui lui avait pris sa maîtresse, la blonde Urania (c'était aventure du temps passé!) ; il avait occis vingt et un Morisques avec cette masse à clous d'argent qui portait sur la poignée une figure de Vénus toute nue ; il la faisait voir à Juan : elle cambrait contre le bois son corps de métal aux formes grasses usées par la caresse des combats. L'enfant souhaitait d'être grand et de partir à la guerre, pour tenir dans ses mains la froide nudité.

Ce qu'il aimait dans les récits de son père, c'était les défis lancés au monde entier pour soutenir qu'il n'était pas de beauté plus pure ni de vertu plus haute que celles d'une princesse qui, peut-être, n'existait pas. Il se faisait aussi raconter, en cherchant les détails, comment on agissait dans les villes prises d'assaut, et si les filles des Mores faisaient partie du butin. Don Alonso prenait plaisir à s'étendre sur cet aimable sujet. Il n'avait jamais méprisé l'honneur que l'on retire de la victoire, mais il n'avait pas non plus dédaigné les trésors ni les femmes qu'on

y ramasse. Aussi, doña Isabel de Barretos, son épouse, lui reprochait-elle quelquefois de mettre à son service des esclaves trop nombreuses et trop jeunes.

Elle était grande, très belle encore et gracieuse, mais singulièrement dévote, même dans un pays où la dévotion est si ordinaire. Elle avait un chapelet pendu à sa ceinture, et toutes les fois qu'elle n'avait pas les mains occupées, elle en faisait glisser les grains entre ses doigts. Sa chambre était remplie de statuettes et d'images pieuses. On voyait, en sculpture, au fond de son alcôve, une Vierge en vertugadin et un saint Joseph en haut-de-chausse et pourpoint de brocart, avec un chapeau de plumes, le poignard sur la hanche, près d'un Enfant-Jésus plus chamarré qu'un ambassadeur. Entre les pages des livres d'oraisons posés sur des pupitres de piété, apparaissaient des représentations du purgatoire et des cercles infernaux, pleines de damnés grimaçants parmi les flammes, afin que les figures du châtiment éternel rappelassent à doña Isabel qu'on ne priait jamais assez pour le salut des siens et pour sa propre délivrance. Don Alonso, qui avait du goût pour sa femme et s'en approchait avec plaisir, s'amusait du

pieux décor qu'elle donnait à leurs amours.

Elle préférait à don Juan, qu'elle abandonnait à l'éducation de son époux, son fils cadet Pedro qui devint plus tard archevêque de Tolède et donnait déjà les marques d'une dévotion merveilleuse. On lui avait élevé dans sa chambre un autel de bois doré, avec le tabernacle, le calice, le missel, les canons et les cierges, le tout à sa mesure : il jouait à célébrer la messe que le chapelain lui avait apprise. Un page en robe cramoisie et surplis de dentelle agitait la sonnette, présentait les espèces, faisait les répons. Juan, scandalisé de ce qu'un homme pût se livrer à des jeux si cagots, surgissait au milieu de l'office en criant d'horribles blasphèmes qu'il avait entendus sur les routes ou dans les écuries. Pedro faisait le signe de la croix ; Juan riait ; puis l'on buvait ensemble le vin des burettes.

Ce n'était pas que le petit Juan eût l'humeur fougueuse que souhaitait son père. Il était porté naturellement à cette méditation silencieuse des enfants, qui est peut-être bien la forme première de l'esprit philosophique ; il aimait la solitude et n'en sortait volontiers que pour fréquenter l'appartement des femmes, autour du patio d'orangers qu'une

toile jaune tendue entre les galeries protégeait du soleil.

Il y avait là une vingtaine de filles, la plupart moresques, quelques-unes mexicaines, et une Grecque à la chevelure teinte et aux formes allongées : on les employait tour à tour au service de doña Isabel et au délassement de son époux.

Le petit Juan les amusait par ses questions indiscrètes, ses colères inattendues, suivies de longues câlineries. Il les interrogeait sur les particularités de leur corps, les contrastes de leurs carnations, les pourquoi innombrables de tout ce qu'il voyait, de tout ce qu'il devinait. Quand elles ne pouvaient répondre et, comme chatouillées, riaient de son audace puérile, il piétinait de rage, levait la main pour les frapper. Il ne fallait que le prendre contre soi, mettre sa tête sur une épaule, l'enfouir dans une chevelure dénouée, pour le voir se calmer aussi brusquement qu'il s'était mis en colère. Il demeurait étendu, les yeux grands ouverts, les joues mates et les lèvres serrées, avec de profonds soupirs qui le secouaient tout entier.

Il était si jeune qu'elles croyaient pouvoir vivre devant lui comme elles vivaient entre elles. Le patio avait un bassin de porphyre

ouvert à ras du sol, plein d'eau claire et d'herbes odorantes. Les jeunes filles laissaient tomber leurs vêtements et descendaient dans la vasque où elles jouaient à se lancer de l'eau et à regarder leurs pieds déformés par les remous. La lumière s'épanchait à travers la toile tendue : elle dorait leurs corps dont tous les gestes se développaient dans une sensualité chaude et colorée. Elles s'étendaient ensuite côte à côte, mêlant leurs chevelures mouillées, leurs jambes et leurs lèvres. L'une des servantes, la fille grecque le plus souvent, attirait contre elle le petit Juan qui se blottissait entre les seins ; il fermait les yeux, il l'appelait : ma fiancée. Et tandis qu'elle reposait, tiède et fraîche, à demi-sommeillante, elle sentait les doigts de l'enfant descendre avec une lenteur émerveillée au long de son bras et de sa hanche.

Quand il était seul, il se tenait ordinairement dans la grande salle d'apparat dont les persiennes ouvragées ne s'ouvraient qu'aux jours de réception, lorsqu'un visiteur de famille princière faisait à l'alguazil l'honneur de descendre chez lui.

Il y flottait un demi-jour bleuâtre qui rendait plus mystérieux et agrandissait étrangement les objets réunis dans la pièce. Elle

semblait, sous les lustres vénitiens qui remplissaient la voûte de floraisons transparentes, un sous-bois tropical. On y avait rassemblé des meubles de prix, les peintures des maîtres en renom, et toutes les choses rares ou curieuses que la famille des Ténorio avait moissonnées dans les victoires et rapportées des lointaines croisières dans les Indes Occidentales.

L'enfant les connaissait toutes ; il inventait à leur propos des histoires si bien agencées qu'elles formaient une grande aventure où il jouait un rôle tout puissant, et qui avait fini par s'imposer à son esprit comme une réalité si absolue qu'elle le déterminait à des actions dont lui seul comprenait les mobiles. Il était roi de ces trésors, il était l'acteur qui les animait, il se mêlait aux personnages des tableaux et des tapisseries, il se confondait avec certains d'entre eux. Ainsi le mal de l'imagination possédait cette âme qui fut toujours inquiète et magnifique.

Lorsqu'il se sentait plus seul et plus oublié dans l'immense demeure, il s'attardait près d'un cabinet d'ébène, d'ivoire et d'écaille que son grand-oncle Juan avait enlevé à Pavie, parmi les bagages du roi François, et qui portait sur les panneaux et les tiroirs

les figures amoureuses de l'Arétin : il apprenait ainsi combien les mortels recherchent la variété dans l'étreinte, et quelles douces images forment les corps assemblés de l'homme et de la femme.

La porte du milieu s'ouvrait par un secret que l'enfant avait découvert sans y penser : une niche apparaissait, formée de miroirs à facettes qui se renvoyaient à l'infini leur propre reflet. Au centre reposait une boîte d'aloès dont Juan s'emparait avec un frisson. Il y avait, sur le couvercle, une femme couchée dans une pose licencieuse : le peintre s'était complu à tracer d'un pinceau minutieux tous les détails de la chair épanouie et de ses trois fourrures. L'enfant contemplait avec avidité le travail de l'artiste. La main distraite faisait glisser un bouton de nacre, et aussitôt il venait de la boîte une mélodie fluette, surannée, si lointaine qu'on ne savait quelles amours mortes elle avait enchantées. Pour Juan, elle se confondait avec la dormeuse impudique ; des rideaux de taffetas rouge environnaient son lit ; derrière les tentures, des musiciens berçaient la belle ensommeillée ; elle attendait la venue de son amant, don Juan, qui s'approchait à pas de loup ; et tandis que l'orchestre invisible jouait un air

de pavane, il se couchait près d'elle et demeurait immobile, de peur de la réveiller.

On ne le voyait jamais s'amuser avec des garçons de son âge. Le ravissement que lui donnaient les femmes et tout ce qui les touche, leurs fanfreluches, leurs bijoux, leurs parfums, le timbre de leur voix, la grâce de leurs mouvements, comblait si bien ce cœur d'enfant qu'il n'était plus de place pour l'amitié masculine. Il s'allait quelquefois cacher, sous le prétexte de jouer, parmi les robes de sa mère, et restait longtemps à caresser les soies, les dentelles, les velours, à respirer leurs senteurs confondues, celles des essences, violentes ou entêtées, et celles, plus obscures, de la chair féminine.

A dix ans, il eut une compagne de jeu et connut sa première aventure.

Elle se nommait Lucrécia ; elle avait sept ans. Elle était toute menue dans son corselet de satin, ses manches à bourrelets d'orfroï et ses paniers immenses qui la faisaient plus large que haute. Tant de rubans s'entrelaçaient parmi ses cheveux qu'on ne pouvait en dire la couleur. Elle avait de grands yeux naïfs, un front bombé, et une bouche mignonne dont le rose mobile semblait flotter sur ses joues.

Les deux enfants s'amusaient à se recevoir en cérémonie, à se faire de longues révérences et à danser avec une noblesse un peu figée, ainsi que l'on fait à la Cour du Roi. Ils s'ennuyaient bientôt de ces politesses et recherchaient des jeux plus turbulents, comme de se cacher à tour de rôle, courir à travers les chambres, sauter à pieds joints sur les fauteuils, faire le navigateur et la femme sauvage... Cela n'allait pas sans difficultés : les jupes de la fillette étaient si larges qu'elle ne pouvait passer les portes que de profil ; ses bras, empesés par les étoffes, s'appuyaient, tout raides, au milieu de ses hanches d'osier ; l'armature de son corsage comprimait si fort sa petite poitrine qu'elle se trouvait tout de suite haletante.

Don Juan n'avait aucune peine à lui persuader de se dévêtir. Il s'occupait lui-même à trouver les agrafes, à démêler les nœuds des lacets et des aiguillettes ; tous deux riaient de sa maladresse. Il semblait s'attarder avec plaisir à cette besogne de chambrière : il voyait le cou se dégager de la fraise, les bras nus glisser lentement hors des manches. Il disait :

— Comme tu es blanche ! comme ta peau est douce !...

Quand elle était sortie de ses paniers qui demeuraient debout au milieu de la pièce, elle n'était plus vêtue que d'une longue chemise sans manches, d'une mayenne si ténue que le petit corps se devinait au travers. Avec sa tête chargée de bouffettes, de crépines et de boucles fausses, elle semblait une tige trop mince supportant une fleur excessive.

Ils n'avaient plus envie de jouer. Ils s'assayaient dans le même fauteuil. Elle posait contre l'épaule de Juan sa tête enrubannée. Il glissait le bras autour de sa taille, la serrait contre lui, le cœur ému, et passait doucement la main sur la poitrine de la fillette, pour voir si elle était faite comme la dame du coffret d'aloès et les servantes de sa mère.

Elle demandait avec une petite voix mouillée :

— Tu m'aimes, dis, Juanito ?

— Lucrécia, répondait-il, je te le jure, quand tu seras grande, je t'épouserai.

Il devait faire tant de fois un pareil serment !

La petite ne disait plus rien, se laissait caresser et bercer de douces paroles. Il l'appelait : ma Dame, ainsi que le font les chevaliers dans les livres, et : ma fiancée, comme

l'autre, déjà. Il lui racontait ses aventures imaginaires et la faisait participer à la royauté qu'il étendait sur tous les trésors de la salle d'apparat. Elle l'écoutait dans le ravissement, parce que tout ce qu'il disait devenait à l'instant véritable, qu'elle croyait bien régner plus tard, avec Juan, dans un pays dont il devait lui faire la conquête, et être aimée comme l'attendent toutes les femmes, depuis l'enfance et chaque fois, hélas ! qu'elles se donnent : éternellement.

Il lui dit un jour, les lèvres contre la joue :

— Je veux t'épouser aujourd'hui.

— Pas encore, mon Juan, disait-elle en lui mettant les bras autour du cou.

— Je le veux ! répétait-il. Don Pedro nous mariera !

Elle se levait déjà pour aller à l'autel.

— Écoute ! fit-il en la regardant au fond des yeux, tu ne feras pas de sourires à Pedro ?

— Non, Juanito, je te le jure !

— Prends garde ! si tu lui souris, je te battraï !

Ils allèrent trouver l'archevêque qui s'occupait, dans un appartement lointain, à ses passe-temps liturgiques, et qui consentit à les bénir.

Pendant qu'il revêtait les ornements de son sacerdoce, les servantes habillèrent les fiancés.

On enveloppa la fillette dans une longue écharpe africaine semée de pointes d'argent et une mantille si vaste qu'elle lui couvrait la tête et retombait de tous côtés jusqu'à ses pieds. Ses mains tenaient un cierge et un bouquet. Elle avait tant de bracelets aux poignets et aux chevilles, qu'elle ne pouvait faire un mouvement sans bruire comme un lustre. Ainsi, toute blanche et murmurante, on la conduisit vers don Pedro, la main dans celle de Juan qui avait un habit de cavalier, avec le manteau et la dague.

Le petit prêtre officiait à l'autel, en chasuble d'or brodée de figures d'apôtres et d'un Agneau pascal. Deux enfants de chœur servaient la messe. Les servantes chantaient avec des voix fraîches des épithalames de leurs pays ; le parfum de leur corps se mêlait à celui de l'encens. Lucrecia était si pâle que son petit visage se confondait avec ses voiles : elle n'osait regarder ni Pedro ni son époux et penchait vers le sol sa tête lourde de rubans et de pierreries. Don Juan, agenouillé près d'elle sur un coussin de velours, trouvait l'office interminable, pensait déjà qu'il n'était

peut-être pas utile de faire tant de simagrées pour conduire un couple dans un lit. Mais quand il eut reçu l'anneau, et qu'on les eut bénis, il se mit à trembler dans son cœur en regardant la fillette qu'on lui abandonnait.

Les servantes, en riant, accompagnèrent les époux jusqu'à la chambre nuptiale. On les laissa côte à côte, assis sur le lit, et l'on se retira derrière la porte pour écouter ce qu'ils allaient dire.

La petite attendait, le souffle presque éteint ; Juan écartait ses voiles et lui souriait avec gaucherie. Puis il la coucha toute vêtue, s'allongea près d'elle, en gardant son manteau et sa dague, et resta longtemps sans bouger, sans dire mot, la bouche contre sa bouche.

Il connaissait bien l'amour et toutes ses attitudes, pour les avoir vues souvent sur le cabinet d'ébène, mais il ne savait comment faire pour les imiter, car ni les hommes ni les femmes de ces peintures n'étaient faits comme lui-même et Lucrécia.





II

DON JUAN DEVANT L'AMOUR



E te le jure, Alvar, je donnerais la moitié de mes biens pour aimer comme je te vois aimer.

— C'est peut-être, Juan, que tu ne t'abandonnes pas à tes sentiments.

— Ce n'est pas cela, mon ami, ce n'est pas cela, répétait don Juan, la bouche contractée.

C'est, à cette époque, un jeune homme de vingt-cinq ans, bien fait, les épaules robustes,

les flancs étroits, les mains fines et nerveuses. Le visage est d'une plastique sévère, avec le front large et les tempes nettement tranchées, le sourcil puissant, le nez mince et long, les joues tendues, la mâchoire un peu saillante. Une moustache noire fait deux courbes effilées sur la matité des pommettes. Les cheveux lisses et rejetés d'un seul mouvement sur le crâne, retombent derrière les oreilles, au ras de la nuque. On ne peut savoir quel est son regard véritable, tant les métamorphoses du sentiment transparaissent dans ces iris mouchetés de vert et de fauve.

Il est toujours vêtu comme s'il partait à la chasse : pourpoint de cuir, haut-de-chausses de velours marron à aiguillettes d'or, botté jusqu'aux jarrets de canepin non tanné, avec des éperons sans molette, la ceinture outremer à frange de perles, la fraise ouverte, l'épée et le poignard, un grand feutre à plumes des Iles, qu'il tient presque toujours dans la main.

Il a connu l'amour, pour la première fois, un après-midi d'été, avec une servante de son père. Ce n'était aucune de celles qui se jouaient de lui quand il était enfant. Il avait seize ans, alors qu'il devint homme, et plusieurs fois déjà les servantes avaient changé,

car le bon seigneur les aimait fraîches et neuves.

Don Juan fut étonné de cette révélation : il n'y trouva qu'un sentiment de tristesse, d'appauvrissement physique, et une grande pitié pour la femme qui s'était donnée. Il ne retourna jamais auprès d'elle ; il cessa de fréquenter le patio d'orangers et les belles filles rieuses. La certitude où il était de ce que chacune d'elles lui appartiendrait au moindre signe l'éloignait de ces femmes qui gardaient dans l'abandon d'elles-mêmes l'asservissement de leur condition. L'amour lui apparaissait comme une conquête et non comme le fruit sucré de l'indolence. La même pensée lui faisait fuir les courtisanes, les femmes qu'on achète ou qu'on loue au quart d'heure ; toute sa vie, il y eut entre elles et lui une haine irréductible.

Il s'attacha d'abord aux femmes d'un âge mûrissant, parce qu'il les croyait mieux faites pour lui communiquer l'atmosphère idéale qu'il recherchait dans l'amour. Elles lui apprirent au contraire les raffinements de la volupté, et il connut par elles l'inquiétude de la chair alors même qu'elle est assouvie. Elles lui firent aussi comprendre, par leur nonchalance vis-à-vis de tout ce

qui n'était pas le libertinage, qu'une désillusion du cœur entraîne peu à peu les femmes vers le scepticisme du plaisir.

Celle qu'il crut aimer la première, doña Proserpina de Cantalès, était célèbre dans l'Andalousie et toutes les provinces de l'Espagne par les sonnets et les chansons qu'elle écrivait, à la manière du Petrarca, Florentin, et qui magnifiaient en un style orné les vertus et la beauté d'un amant peut-être imaginaire qu'elle appelait Enéas.

Elle enveloppa don Juan d'une passion bruyante et despotique ; elle en fit part à la foule de ses lecteurs en vers surchargés d'images où l'on découvrait l'impudeur des poétesses et la loquacité de leurs caprices. Don Juan, qui était trop jeune encore pour comprendre les femmes, et les femmes de lettres, fut ébloui par cette fougue qu'il prenait pour de l'enivrement : il se laissa flatter, caresser, posséder par sa maîtresse, et goûta près d'elle les voluptés passives qu'il eût provoquées chez une autre femme. Elle louait en vers les perfections de son amant, la douceur de sa peau, la fermeté de sa poitrine et de ses cuisses, le parfum de son haleine, l'abondance de sa chevelure ; penchée sur lui, elle lui balbutiait les louanges exal-

tées que murmure d'ordinaire le désir masculin. Elle savait toutefois redevenir femme à la minute nécessaire et calmer à la fois les démangeaisons de son lyrisme et celles de sa nature.

Don Juan, après s'être abandonné quelque temps au plaisir ambigu d'être adoré comme une épouse, reconnut que cette soumission n'était point dans son caractère et se lassa de l'emprise que sa maîtresse étendait sur lui. Il rêva d'aimer une autre femme avec l'autorité que celle-ci mettait à l'aimer lui-même. Mais elle s'attachait à sa proie avec tant de fureur qu'il fallut pour s'en libérer en venir aux injures et aux coups. Elle s'en vengea dans de nombreux poèmes sur la lâcheté et la félonie des mâles, jusqu'à ce qu'un nouvel Enéas lui rendit l'occasion d'exprimer ses transports littéraires.

Cette liaison servit don Juan dans ses conquêtes : les femmes s'intéressèrent à des perfections que l'on avait chantées avec tant de flamme, et se flattèrent de réfréner, chacune pour son compte, les violences dont ce jeune homme était capable. Il n'eut plus qu'à choisir parmi celles qui s'offraient à lui ; mais il préférait les naïves ou les perverses qui semblaient ne pas y songer, et

parmi elles, Mencia de Haro de Mendoza qu'il aima dans une grande flambée, jusqu'à porter ses couleurs et sa devise brodée en rébus sur son plastron ; c'est pour elle aussi, qu'il se battit, la première fois, à l'épée dans les jardins de Maria Padilla, rendez-vous ordinaire pour les rencontres des rivaux.

Il semblait que doña Mencia n'eût rien d'autre dans sa charmante tête enfantine que des pensées d'ajustements et de parures, et qu'elle ne vécût que pour orner, lisser et polir son corps adorable. Le monde entier ne devait produire ses trésors que pour embellir cette rare personne. Il n'était pas de marchand venu des deux Indes, d'Afrique ou du Grand Océan, qui ne connût le chemin de son palais et n'eût quelque fard, poudre, cosmétique, étoffe ou parfum qu'elle ne lui achetât. Son mari, qui avait été gouverneur des Philippines, avait fait périr plus de mille insulaires pour la fournir de perles et de plumes. Elle avait cent esclaves uniquement occupées à préparer son bain, à la frotter d'essences, à la pétrir pour assouplir sa peau (ainsi qu'il est d'usage dans les archipels de la Malaisie), à la coiffer de manières différentes, selon son humeur, le saint du jour et l'amant du moment.

Quand elle s'allait promener par la ville, douze valets l'accompagnaient, portant qui son ombrelle, qui son mouchoir, qui sa boîte à mouches, celui-ci une écharpe, celui-là un éventail, cet autre un miroir, et ce faquin en habit turquoise deux petits chiens bichons qu'elle affectionnait. Encore, ne sortait-elle jamais qu'au crépuscule pour ne point se ternir le teint.

On aurait pu croire qu'une femme si occupée d'elle-même ne pût songer à autre chose, ni particulièrement à l'amour. Sans doute s'y livrait-elle pour s'entendre dire par quelqu'un qu'elle était belle non seulement dans ses atours, mais encore plus dévêtue. Elle était adultère par coquetterie, comme d'autres le sont par débauche ; lasse d'être admirée dans ses parures, elle semblait admettre ses amants à une contemplation plus intime de sa personne.

Elle recevait don Juan dans une chambre aux fenêtres closes, aux rideaux tirés, afin que ni l'air ni la lumière n'eussent d'action sur la blancheur de son corps. Des bougies de cire mêlée de benjoin éclairaient la pièce en la parfumant.

Il la trouvait couchée sur un lit de toile fine, soigneusement épilée, fardée jusqu'aux

fossettes des reins, la chair imprégnée de senteurs, la nuque sur un petit traversin de cuir, afin que le monument fragile et compliqué de sa coiffure ne se répandît point parmi les oreillers. Ses étreintes se développaient avec précaution, comme si les baisers devaient lui meurtrir la peau, les caresses lui briser les jointures. Ce n'était pas la moindre volupté que donnait cette femme, que cette adresse à mener le déduit sans qu'on eût l'air de l'effleurer ; on la retrouvait toujours quand on croyait l'avoir perdue et l'on jouissait d'elle comme de ces fantômes charmants qui nous visitent dans le sommeil.

Elle mourut un soir, sans que l'on sût pourquoi, peut-être pour ne pas cesser d'être belle. On trouva dans son testament qu'elle voulait être ensevelie dans une « robe de bombasin mordoré, les manches à capitonnetts doubles croisés de perles d'Orient, collet de Malines à trois guipures, la jupe à la mode de Madrid », et que l'on élevât sur sa tombe une volière remplie d'oiseaux.

Don Juan fut inconsolable. Il se consola cependant, un mois après, avec monna Pia, maîtresse du cardinal Marcello Cervini, légat du Saint-Père, que le prélat avait achetée,

petite fille, dans les Bassi de Naples. Elle apprit à Juan des amours singulières, en usage à la cour de Rome, et toute une série de jurons infernaux qu'il retrouva plus tard, quand il fit l'athée et le libertin.

Il ne fut pas long à s'apercevoir qu'il avait jusque-là recherché dans les femmes, bien plus que les délices des sens, la gloire d'une liaison éclatante. Il commençait à comprendre que le plaisir peut avoir des attraits lorsqu'il se développe dans le mystère, et que les voluptés que nous donne une maîtresse sont indépendantes de son illustration. Il reconnut qu'il y avait à Séville et dans toutes les villes de l'Espagne, des femmes qui n'avaient pas besoin de l'alliance ni du blason pour être accomplies, et que le prétendu contentement de les séduire devait être une affaire d'amour-propre intime bien plus que de vanité publique. Il laissa donc son cœur libre de s'attacher, non pas aux plus célèbres mais aux plus agréables.

Il mettait à les aimer tout l'enthousiasme des jeunes gens de son âge et toute l'ardeur qui lui était personnelle. A chaque fois qu'il se passionnait pour l'une d'elles, il croyait trouver l'amour tel qu'il l'avait lu dans les livres, tel qu'il le voyait près de lui : son

ami Alvar gardait depuis cinq ans un sentiment fidèle pour Madame de Vallombreuse, femme de l'ambassadeur du Roi de France ; leur bonheur était si délicieux et mettait sur leurs faces un tel rayonnement que le poète Gongora disait avec l'affectation qui lui était coutumière « qu'ils ressemblaient à deux astres se renvoyant leur clarté ».

— Je sais bien, continuait don Juan, que tout dans ma conduite à l'égard des femmes fait croire à un homme dissipé, à un esprit dominé par le caprice. J'ai l'air de ne chercher en elles qu'une jouissance éphémère et de ne les garder que le temps qu'il faut pour connaître leurs formes, leurs manières d'être au lit et les quelques idées qui leur appartiennent. Bien que je n'aie que vingt-cinq ans, la liste de mes maîtresses est déjà longue, et je soupçonne ce maraud de Catalinon, mon valet, d'en garder la nomenclature. On pense que je ne cherche qu'à l'allonger et que j'éprouve un plaisir trouble à leur ravir cet honneur à quoi l'on dit qu'elles tiennent tant. L'existence que je mène, le bruit de mes conquêtes et de mes ruptures, semblent confirmer l'opinion que peuvent avoir ceux qui me connaissent, et toi-même, cher Alvar.

Je sais que l'on me nomme déjà dans cette ville, le Burlador, le Trompeur de Séville...

— C'est le dépit de tes rivaux...

— Non, Alvar, c'est la voix confuse du peuple, et tu n'es pas loin de penser comme lui. J'avoue que tout ce que je fais, au moins d'après la face extérieure de mes actes, renforce la conviction où vous êtes, et que j'ai l'air d'un séducteur impitoyable, chasseur de femelles, toujours à l'affût de la proie, s'abattant sur elle pour le seul plaisir d'exercer et de montrer sa force.

« Il n'en est pas ainsi, Alvar, je te l'assure. Je ne goûte aucune satisfaction à passer de femme en femme, comme je le fais. Il est vrai que je les recherche toujours avec avidité, que je mets tout mon zèle à les séduire et que je ne les garde pas longtemps : mais c'est dans le désespoir que je les quitte, et je sens à chaque fois grandir mon inquiétude.

« La première femme que j'ai connue ne m'a donné que du regret... Celles qui l'ont suivie m'ont fait connaître des agréments de vanité et des jouissances d'épiderme. J'ai cru les aimer. Je ne savais rien encore de ma détresse ! Mais vraiment, ces femmes qui ne pensent qu'à elles-mêmes, à leur gloire ou à leurs robes, ne valent pas l'amour d'un

homme. Non ! je ne parle pas des bas-bleus et des poupées : c'est un genre de dames que je fuis maintenant comme la lèpre, avec celles qui rient dans les caresses et celles que l'on séduit par la plaisanterie. En vérité, Alvar, il y a, dans l'amour, de la religiosité, quelque chose de rituel et de mystique qui n'est peut-être que la confusion des âmes au milieu des délices de la chair.

« Non, celle qui m'a fait connaître toute l'étendue de mon tourment, c'est une fille de rien (du moins selon l'évaluation de nos préjugés), une enfant, un être naïf et savoureux, la fille d'un cabaretier de La Palma, que j'ai rencontrée par hasard, un jour que je me promenais à cheval sur les sables des Marismes.

« Elle avait quinze ans. Elle était, je pense, de mère moresque : je ne l'ai jamais interrogée là-dessus, ni sur rien d'autre, car sa personne n'existait pour moi que par rapport aux sentiments que j'avais pour elle. Imagine, Alvar, un petit visage rond, des yeux d'un velours ingénu, une bouche d'un arc si paisible qu'elle semblait toujours souriante, une immense chevelure, épaisse, ténébreuse et parfumée comme une nuit d'été sans lune, le corps à la fois musclé et potelé,

les plus adorables genoux que j'aie jamais vus.

« Elle m'a suivi tout de suite ; elle est montée en croupe, et je l'ai ramenée à ma maison de Còria del Rio. Nous y avons vécu dans une sorte de béatitude où je devais trouver, hélas ! ma désolation.

« L'instinct, l'instinct de la tendresse et du désir, faisait de l'amour de Maria une chose plus délectable que les sentiments étudiés et la culture sexuelle des femmes de notre monde. Bien qu'elle fût vierge quand je la connus, il n'était pas de caresse qu'elle ne découvrit au milieu de nos jeux, sans que je l'y menasse ; elle en avait même que j'ignorais, parce qu'une pudeur qui s'abandonne a des vertus et des poses dont l'impudeur ne saura jamais rien.

« En te parlant d'abord de cela, mon ami, je sens combien la malédiction de ma nature m'y porte malgré moi. Mais c'était le cœur de Maria qui était le meilleur de ses charmes. Dès l'instant qu'elle m'eut rencontré, le monde s'était détaché d'elle : il n'y avait plus ni parents, ni pays, ni passé, ni avenir, mais un éternel présent où nous étions étreints, la bouche contre la bouche, sous les ailes refermées de l'Amour. Elle ne s'occupait pas de savoir qui je pouvais être,

quel était mon état, si j'avais de la gloire ou de l'argent, d'où je venais, où je comptais aller, ni même si j'avais eu d'autres femmes avant elle. J'étais son Juan, j'étais toute la race humaine, j'étais la terre et le ciel, Dieu et ses anges ; il n'y avait que moi, la route de ses bras tendus vers moi, moins encore, le petit groupe passionnément accolé que nous faisions dans les bras l'un de l'autre.

« C'est ainsi que Maria, dans son cœur d'enfant, comprenait l'amour, et c'est ainsi, n'est-ce pas, qu'il faut le comprendre...

— Malheureux ! s'écriait Alvar, tu peux connaître l'amour et le maltraiter comme tu le fais !

— Ah ! tais-toi, par le Ciel ! et laisse-moi te montrer ce que j'ai souffert !... Oui, je connais l'amour. Je l'ai vu de trop près dans les yeux de Maria pour ne pas le connaître, je l'ai trop souvent, après elle, contemplé sur le visage des femmes, entendu dans leur voix, dans leurs plaintes, pour ignorer le ravissement où il peut nous conduire, même s'il nous laisse ensuite dans le désespoir. J'ai vu la lumière qu'il met sur ton front, Alvar, et je te hais parfois, je te l'avoue, tant j'envie ton bonheur.

« Oui, je connais l'amour, mais je ne

l'ai jamais senti pénétrer en moi. Je sais toutes les tendresses, je sais toutes les paroles des amants, et peut-être même de plus belles, car mon désir est étrangement imaginaire ; mais je ne sais rien du sentiment lui-même, bien que tout mon être se tende vers lui et que ma vie s'épuise à sa recherche.

« Je ne m'en suis pas aperçu tout de suite. On se contente, à dix-sept ans, des émotions les plus ordinaires. Au surplus, les premières femmes que j'ai possédées n'avaient jamais connu l'amour ou l'avaient arraché de leurs entrailles. Je n'ai goûté près d'elles qu'un plaisir en quelque sorte conventionnel, des satisfactions de gloriole, la piaffe de l'adolescence. Je sentais cependant qu'il devait y avoir autre chose et que je ne faisais que d'entrer dans un domaine où je devais trouver des joies éphémères et une si longue détresse.

« Elle a commencé le jour où j'ai senti combien Maria m'appartenait. Quand j'ai vu l'abandon qu'elle me faisait d'elle-même, ce renoncement à toutes les choses qui, jusque-là, avaient été son existence, le bonheur qui l'ensevelissait et dont on ne pouvait mesurer l'extase, j'ai compris la nature de l'amour et quel délire il communique à ceux qu'il touche de ses doigts divins.

LA LÉGENDE DE DON JUAN

« J'ai cru le partager. L'ivresse inconnue que me révélaiient les baisers de Maria, la félicité particulière et très neuve où m'élevait la contemplation de ses formes animées par une grâce naïve, la volupté que j'éprouvais à la respirer, à la caresser, l'oubli où je vivais de mes amis, de mes engagements, de ma réputation, les heures du jour et de la nuit que je passais avec Maria sans une minute qui ne fût délectable, tout me portait à croire que je goûtais avec elle le sentiment dans son absolu.

« Je ne sais pas pendant combien de temps nous avons connu de pareilles délices ; je ne pourrais dire comment elles se sont épuisées en moi, tandis que Maria continuait à les ressentir tout entières. C'est avec une grande amertume que je me suis aperçu, un jour, que je ne les partageais plus avec elle. Le désir qui m'avait quitté me laissait voir la pauvreté de mon délire, et que ce que j'avais pris pour de l'amour, n'était que l'entraînement de mes sens, la frénésie de mon imagination.

« J'ai lutté, Alvar ! je ne me suis pas déclaré vaincu. J'ai voulu retrouver les ardeurs qui me transportaient naguères. J'ai tenté de les ranimer en répétant les tendres paroles

que j'avais dites, en revenant aux circonstances et aux décors où notre amour avait resplendi. Mais j'éprouvai bientôt que cette comédie n'éveillait en moi que du désespoir.

« Je ne pus consentir à cette diminution de mon bonheur. J'ai pensé que je trouverais peut-être ailleurs ce que je n'avais pas trouvé auprès de Maria, non qu'il me parût possible de découvrir un amour plus absolu que celui de cette enfant, mais parce que je savais que ce n'est pas toujours à l'objet le plus digne que nous vouons le sentiment le plus passionné. Ce qui m'importait, ce n'était pas d'être plus ou moins aimé, mais d'aimer moi-même. J'appliquais à ce besoin du cœur un égoïsme si cruel que j'abandonnai Maria pour me précipiter à la poursuite de l'amour et essayer auprès d'autres femmes, moins belles, moins jeunes, moins aimantes, si j'étais capable de me perdre dans l'adoration d'un autre être.

« Je n'ai pas encore rencontré l'amour ! Chaque fois que je conquiers une maîtresse, je m' imagine que mon enthousiasme charnel me révèle cette passion dont j'attends le signe. Je m'abandonne à l'emportement de mes sens dans l'espoir qu'ils me mèneront au but que je rêve. J'aspire chaque jour, au

LA LÉGENDE DE DON JUAN

milieu des caresses qui me brisent, à l'anéantissement de moi-même ; et si j'ai souvent, dans les bras des femmes, souhaité la mort, c'est parce que j'appelais, à défaut de l'amour que je ne pouvais atteindre, une autre dissolution de ma personne infortunée.

« Maintenant, Alvar, je n'espère plus rien. A mesure que grandit mon tourment, je sens s'élever en moi une étrange inimitié contre ces femmes que je ne puis aimer. Il me semble que, de plus en plus, je les rends, malgré moi, responsables de ce qu'un vice de ma nature ne me permet pas de m'attacher à elles. Le gouffre de ma froideur révoltée se creuse chaque jour. Et je ne sais si je ne trouverai pas bientôt une compensation dans les larmes que je ferai verser.





III

DON JUAN TROMPÉ



ON Juan fut trompé comme les autres.

En vérité, il connut rarement cette mésaventure, car il avait trop d'inconstance pour donner aux femmes le temps de lui

être infidèles. Il les devançait toujours, sinon dans la trahison qui n'était pas dans sa manière, car il aimait chacune de ses maîtresses aussi longtemps qu'il la gardait, mais parce qu'il était las de leurs caresses avant qu'elles connussent l'ennui dans ses bras : dans le

LA LÉGENDE DE DON JUAN

moment qu'elles auraient pensé à le trahir, il était déjà dans le lit d'une autre.

Celle qu'il possédait alors, Gadéa Lesmès de Valléjo, était la veuve d'un comte de Castille, et vivait près de la Cartuja, dans la campagne de Burgos.

Elle lui plaisait par la disparité de son air d'enfance quand elle était vêtue et de sa science amoureuse quand elle ne l'était plus. Son corps offrait un pareil contraste, par la puérilité du cou et des épaules, la petitesse des seins, fort écartés l'un de l'autre, nubiles et charmants, et par l'ampleur des hanches qui lui donnait une grâce lourde, à la manière des filles moresques de Séville et de Malaga. Elle était ainsi, quand elle marchait, pareille à une barque à large carène et fine voilure, pavoisée de cheveux roux.

Toute sa personne s'animait de ce délicieux paradoxe. Une gaîté mutine pétillait dans ses yeux pâles et mystérieux qui devenaient, dès les premiers baisers, tendres brouillards, étangs de brumes. On ne savait quelle odeur de chèvrefeuille flottait sur cette jeune chair ; et cependant on goûtait à la respirer l'ivresse des lourds parfums d'été, celle du blé mûr et de la vigne au soleil. Rien n'était plus chaste que ce blanc visage

et ces mains longues dépouillées de bagues, quand on la regardait vivre les heures coutumières ; et l'on ne pouvait songer que ce fût la même qui dans le plaisir avait une face égarée et des caresses si ingénieuses. Elle était docile à paraître sous la figure d'une maîtresse accomplie, et l'on pouvait alors se demander où ses vingt ans avaient appris une telle syntaxe amoureuse ; mais elle était aussi prompte à redevenir l'enfant qui rit sous les roses et porte une robe de soie à petits bouquets.

Ces charmes naïfs et pervers retenaient don Juan à la Cartuja.

C'était l'été, les "tres de infierno", comme dit le proverbe madrilène, alors que le vent du sud repousse la fraîcheur des montagnes. La chambre avait toujours ses volets clos : des fuseaux de soleil entraient par les fentes et tournaient lentement dans la pénombre, comme les aiguilles dorées d'un cadran ; ils se jouaient parfois à faire flamber les cheveux de Gadéa, lorsqu'elle renversait la tête, ou passaient avec une lenteur sensuelle d'un bout à l'autre de son corps.

On avait retiré les tapisseries, les velours et les brocards ; les murs étaient tendus de toile blanche, le carrelage nu, la couche re-

LA LÉGENDE DE DON JUAN

couverte de coussins de cuir et de cotonnades africaines. Un jet d'eau retombait dans une vasque de marbre où rafraîchissaient des aiguères. Il y avait, sur les crédences, de grands plats de cuivre ou d'étain chargés de figes, de citrons, d'oranges et de cédrats. Quand on frappait dans les paumes, une esclave des Indes Occidentales apportait sur un plateau des boissons à la neige, des sorbets dans des coquillages, des grenades écorchées, de l'eau de verveine pour se rafraîchir les mains.

Les deux amants menaient l'amour dans cette chambre d'ombre. Gadéa semblait née pour le plaisir et ses repos ; quand elle avait conduit le Ténorio jusqu'à l'accablement délicieux de la chair et de l'esprit, elle l'enveloppait de sa grâce enjouée. Il la regardait se draper dans une longue mantille de dentelle noire qui fleurissait d'un parterre en deuil la blancheur de sa peau. Elle savait pincer du luth, chanter des romances, raconter des histoires, jouer aux échecs. Elle était gourmande comme une fillette et se faisait apporter sans cesse des fruits et des boissons glacées ; mais sensuelle aussi, comme la plus douce des adultères, elle s'amusait à écraser des quartiers d'orange

DON JUAN TROMPÉ

entre ses dents et celles du Ténorio ; ou bien, collant ses lèvres à la bouche de son amant, elle lui versait lentement à boire.

Le désir les renflammait : ils semblaient continuer leurs jeux dans leurs caresses ; peut-être n'étaient-elles qu'un jeu passionné, analogue à la musique ou à la poésie. Ils étaient tous deux si maîtres dans leur art qu'ils ne se lassaient point d'en faire l'application. Et quels que fussent les détours qu'ils employassent, ils revenaient toujours à leur étreinte.

Don Juan respirait sa maîtresse comme ces semis d'aromates que propose au rêve le Cantique de Salomon. Il retrouvait sur sa peau tous les parfums de la chambre : l'odeur des fruits, l'odeur des cotonnades, celle de la verveine mêlée à la senteur poivrée du maroquin. Il était des réduits de volupté qui recélaient plus particulièrement les aromes féminins : c'était là qu'il aimait à s'arrêter dans ses courses. Puis il s'acheminait vers la chère bouche qui l'attendait avec un sourire.

— Tu es toutes les femmes, disait don Juan avec sincérité. Il me semble que je les aime toutes en toi, parce que je n'ai jamais aimé que toi, peut-être...

LA LÉGENDE DE DON JUAN

Elle se plaisait à l'entendre et se laissait bercer de ses paroles, comme le font toutes les femmes, surtout celles qui n'y croient pas.

Quand il était seul, don Juan se reprochait cette espèce d'habitude qu'il trouvait dans une joie si parfaite et si continue. Sa nature aventureuse le poussait à désirer moins de bonheur avec plus de variété. Il s'avouait cependant que sa maîtresse était nombreuse, qu'il y avait tant de femmes en cette femme qu'on semblait avec elle passer de l'une à l'autre. Mais l'inconstance de son tempérament, l'esprit de conquête qui le possédait, comme naguères les navigateurs de sa race partis à la recherche de mondes inconnus, l'emportaient sur les routes imaginaires de l'amour. Et quoiqu'il sût fort bien, par une expérience déjà ancienne, qu'il était peu de femmes, en n'importe quelle cité du monde, qui pussent lui donner une ivresse si pleine et si rare, il songeait à d'autres amours dans de nouveaux décors, dussent-elles ne lui apporter que de l'ennui et du regret.

Pour Gadéa, bien qu'elle possédât le cœur d'un homme qui ne l'avait jamais que prêté à courtes échéances, elle crut de son devoir, malicieux ou purement féminin, de

DON JUAN TROMPÉ

trahir cet homme avec un autre qui n'eût rien du premier ; et comme don Juan était fort, courageux, de face mâle et de corps robuste, elle choisit un amant lâche et efféminé.

C'était un peintre vénitien, venu d'Italie à la suite de ce Théotocopuli au pinceau extravagant mais qui savait si bien représenter les hidalgos et leurs dames. On appelait ce Vénitien le Cordero, parce que, dans toutes les toiles pieuses qu'il faisait sur traité pour les églises et les couvents, il mettait un agneau.

Il avait un corps grêle et une longue face de Christ affligé, les cheveux ondoyants divisés par une raie, le regard douceâtre, la barbe courte et partagée en deux pointes : avec le roseau et la couronne d'épines, Ribalta en eût fait un *Ecce Homo* plein de maniérisme et de compassion. On disait qu'il avait connu des amours équivoques et que le comte de Valence lui voulait du bien ; mais c'est une médisance coutumière entre gens d'un même art. Quoi qu'il en fût, Gadéa l'attira dans sa couche ; et chaque fois que don Juan s'en allait à la chasse pour apaiser, à la poursuite des bêtes, son humeur aventureuse, elle recevait le peintre dans la chambre d'été et recherchait auprès de lui quelque chose d'in-

fâme, de bas, d'ignominieux, que don Juan ne pouvait lui donner.

Le jour qu'il les découvrit nue à nu, il tira son épée d'un geste machinal et s'avança vers le couple. Gadéa s'était accroupie au milieu des coussins : elle le regardait venir, en écartant les touffes de ses cheveux pour montrer qu'elle n'avait pas peur ; et elle devinait qu'il la frapperait sous le sein gauche, à l'endroit qu'il préférait à tous les autres, parce qu'un gros grain de beauté donnait un repère à ses lèvres. L'idée de l'acier pénétrant dans sa chair éveillait en elle une volupté si aiguë qu'elle en gémissait doucement, comme si la caresse du Ténorio l'avait envahie ; et elle ne cessait de garder les yeux grands ouverts, pour voir venir la mort délicieuse.

Le Cordero, cependant, s'était levé. Don Juan le regardait courir à travers la chambre, avec ses cheveux emmêlés, son torse mesquin, ses jambes maigres, ses genoux cagneux ; quand il vit que toutes les fenêtres étaient grillées, qu'il n'y avait pas d'autre issue que cette porte que don Juan remplissait de meurtre, il sauta sur le lit et se cacha derrière la femelle, en s'enfonçant les doigts dans la bouche pour ne pas crier.

DON JUAN TROMPÉ

— Je t'aime, mon Juan ! murmurait Gadéa en regardant l'épée qui approchait.

Il se trouvait tout près d'elle ; ils n'étaient séparés que par la longueur de la lame. Il choisit la place où il frapperait, et c'était en effet le signe de beauté que sa maîtresse avait sous le sein gauche. Ils étaient en face l'un de l'autre avec autant d'amour et d'attente qu'à la minute tant de fois vécue où elle se livrait à l'entrée du mâle.

A voir cette face au sourire pâissant, ces grands yeux d'enfant ouverts comme des puits où le désir se désaltère, et le rose au front de la pudeur si souvent violée, don Juan se souvient dans la chair ; il lâche son épée, prend dans ses paumes la petite tête qui s'abandonne, et baise longuement la bouche meurtrie, comme si, sur cette bouche menteuse, sur ces lèvres feintes, il respirait l'amour à son dernier souffle.

Le Cordero se crut sauvé.

— Ayez pitié de moi, seigneur Juan ! balbutiait-il dans le dos de la femme, ayez pitié !... C'est elle qui m'a dit que vous l'aviez quittée !...

— Tu mens !... disait-elle au peintre, sans cesser de sourire à don Juan.

Celui-ci, d'un revers de main, la jeta sur

LA LÉGENDE DE DON JUAN

le lit où elle demeura tapie, surveillant la scène entre ses cheveux. Il avait repris son épée et en aiguillonnait le Cordero dans les reins et les fesses.

— Debout ! criait-il. Lève-toi, séducteur !... Allons ! debout !

Il avait la voix si rauque qu'il toussa par trois fois et cracha par terre. L'autre cherchait à parer les coups avec ses mains qu'il tenait déployées contre son derrière : il faisait ainsi un Christ à la colonne, ridicule et geignant.

— Marche devant moi ! ordonna le Ténorio en le piquant de son épée, comme un bouvier mène ses bêtes sous le joug.

Il le dirigeait vers la porte grande ouverte. Le Cordero s'élança.

— Pas si vite ! cria don Juan d'une voix cinglante qui arrêta le peintre dans sa fuite. A quatre pas ! si tu ne veux pas que je te tue comme un chien !

Il y avait dans ces paroles une espèce de promesse : le Cordero redevint docile ; il marchait, la tête basse, nu comme un baigneur, en tenant les mains ouvertes derrière son dos. Don Juan le suivait, l'épée tendue, le harcelant de petits cris gutturaux, ainsi que l'on fait au braque venteur, à la poursuite du gibier.

DON JUAN TROMPÉ

Quand ils franchirent le seuil de la chambre, il entendit un rire atroce qui le fit se retourner : c'était Gadéa, toute secouée d'une joie terrible, et qui s'enfonçait la tête dans les coussins, pour étouffer la rumeur convulsive de son instinct de vivre.

Les deux hommes allaient maintenant, l'un suivant l'autre, par les enfilades pompeuses du château, par les escaliers d'apparat, les vestibules sonores. On n'entendait que les jurons et les pas du Ténorio : l'autre se terrait dans le silence et courait sur ses pieds nus, en trébuchant de peur.

— Dehors ! criait don Juan, la pointe aux reins du bellâtre. Dehors ! par la barbe Dieu !... Ouvre cette porte !... Allons ! passe devant, beau Jésus !... Pas de cérémonies !... Dehors ! dehors !...

Il le poussait vers les jardins et s'élançait à sa suite, à travers les allées de cyprès et les parterres défaillants sous la chaleur. C'était à la fois grotesque et tragique, cet homme nu, chétif, efflanqué, avec sa tête de crucifix, ses gestes couards, butant des orteils sur les cailloux, et derrière lui, un cavalier botté, éperonné, en pourpoint de cuir et chapeau à panache, lui picotant l'échine et la croupe.

Le soir tombait. L'eau des bassins reflé-

tait le ciel pourpre et safrané. Les rossignols chantaient ; et l'on entendait quelquefois roucouler des colombes.

— A droite, mille foudres ! jetai le Ténorio en recommençant à crier, à droite, vers la grille !... Ouvre-la !... Et tout droit, maintenant, dans le bois !

Ils suivaient un couvert de lauriers rempli d'une ombre amère et d'un silence plus épais que la verdure. Au fond, contre un demi-cercle d'yeuses taillées en muraille, s'élevait une Vierge du Carmel, dans une cage vitrée, avec une robe triangulaire luisante de broderies, des cheveux naturels, une face de cire, couronnée de cabochons, et qui tenait entre les bras un Niño à tiare de filigrane surmontée d'une croix.

— Arrête ! commanda le Ténorio, et fais ta prière, car tu vas mourir.

— Ayez pitié ! gémit le peintre, se jetant à genoux, ayez pitié, seigneur Juan, je ne suis pas confessé !

— Pas de pitié pour les lâches ! Tu n'en iras que plus vite en enfer ! Fornicateur sans absolution ! ton compte est bon pour les flammes éternelles ! Allons, tourne-toi vers la fille au bon Dieu et demande-lui de ne rôtir que d'un côté !

DON JUAN TROMPÉ

— Pardonne-moi ! sanglotait l'Agneau, pardonne-moi, Ténorio, mon ami !... Je ne veux pas mourir !

— Meurs donc ! hurla don Juan en levant son épée, meurs tout de suite, par Satan ! j'ai pitié de toi !

L'homme nu, la gorge tranchée, fait une tache blanche et rouge aux pieds de la poupée de cire. On n'entend plus que le roucoulement des colombes. La senteur âcre des lauriers se mêle à l'odeur du sang.

Don Juan regarde son épée et ce pauvre cadavre, les bras en croix, les cheveux répandus sur la figure, pareil, avec ses flancs étriqués, ses côtes saillantes, sa poitrine plombée de sang, à ces grands crucifix que l'on promène, couchés sur une civière, parmi les figures de la Passion.

Ce n'est pas le seul cadavre qui gise devant lui. Il en est un autre plus saignant : celui de sa propre tendresse, de sa câlinerie, de ce qu'il pouvait encore mettre de jeune et de fervent dans les étreintes. Il s'était, jusque-là, abandonné à toutes les femmes qu'il avait aimées, il avait mis dans chacune de ses amours autant de religion que si elle devait être éternelle ; à chaque fois qu'il

LA LÉGENDE DE DON JUAN

s'éprenait, il se laissait aller à croire qu'il partait pour la grande aventure. L'expérience qu'il avait de son inconstance ne lui apportait pas le désenchantement. Il était toujours également sincère, parce qu'il n'avait pas encore rencontré le mensonge...

— Cabròn ! cabròn ! jette-t-il plusieurs fois.

Et ce mot que l'on ne peut traduire (parce que l'amour-propre espagnol n'ironise pas, comme l'esprit français, la perfidie féminine) lui souffle à travers l'âme une tempête de rage. Il se croit brusquement la dupe de tous les sentiments, de toutes les valeurs passionnelles ou morales. De ce cœur qu'envahissent peu à peu l'affirmation de soi et la jouissance personnelle, ce que le Ténorio vient de souffrir emporte les affections anciennes, les ardeurs généreuses : il ne connaîtra plus ni la piété, ni la tendresse, ni la confiance, ni aucun des émerveillements de l'âme. Il est un homme cambré contre le destin, une offensive multipliée. Il se sent porté vers tous les domaines de l'intelligence et de la passion, pour saccager, piller et détruire. Le mal lui semble l'activité nécessaire d'un homme mis en présence de la négation philosophique et de la mé-

chanceté humaine. Il se découvre un pouvoir de vengeance égal à sa rancœur. Et tandis qu'il regarde la dépouille sanglante du misérable qui lui a volé ses dernières délices, il se sent poussé, d'une manière fatale, irrésistible, à faire quelque chose d'énorme et de sacrilège, telle que l'imagination d'un maudit chassé des terres de l'amour et de la foi n'en pût concevoir de plus exécration.

— C'est cela ! dit-il à voix haute, j'en ferai une idole, un piège à serments pour les débauchés et les nigaudes.

Il marchait à grands pas vers le village de la Cartuja. Le ciel était plein d'étoiles, l'air plein de lucioles. Une odeur de poussière chaude montait de la route. On entendait quelque part le bruit d'une forge encore active.

— Cabròn ! cabròn ! répétait le Ténorio pour entretenir sa rage.

Il éprouvait à se répéter l'injure une amère délectation.

A l'entrée du bourg, il reconnut la grille et les crochets de fer d'Eustaquio, le charcutier. Il se mit à frapper du pied dans la porte, en criant et jurant.

L'homme parut à la fenêtre.

— Que la foudre te divise ! lui cria don Juan. Descends et viens ouvrir à ton maître !

LA LÉGENDE DE DON JUAN

— Son Excellence...

— Assez de manières ! prends tes couteaux et viens me rejoindre.

Il frappait le vantail dans sa colère, lorsque le charcutier lui ouvrit.

— Écoute, lui dit le Ténorio en le saisissant par le bras, j'ai laissé dans le bois, près de la Vierge du Carmel, une pièce de gibier à laquelle je tiens. Prends ta lanterne, tes couteaux, et va travailler sur place. Tu m'en rapporteras la peau que tu fendras, non sur le ventre, comme tu fais de tes porcs, mais sur le dos. J'en veux la face intacte, le poil non rasé : la fourrure aussi m'intéresse. Combien te faut-il de temps ?

— Excellence, si la bête est grande...

— Comme moi.

— Quelque chose comme deux heures..

— C'est bien ! tu recevras cent charles.

— Monseigneur ! fit Eustaquio ébloui.

— La bête les vaut, tu verras.

— Excellence, j'y cours !

— Écoute encore, s'écria don Juan : quelle que soit la bête, tu entends ? j'en veux la peau, je veux que tu me rapportes la peau dans deux heures ! Il y va de ta vie. Choisis donc, ou d'être saigné comme un cochon, ou de gagner cent charles.

DON JUAN TROMPÉ

— C'est tout choisi, monseigneur...

— Va donc ! Attends ! ... As-tu déjà été cocu ?

— Impossible, Excellence, ma femme est trop laide.

— Ah ! ah ! ah ! rit le Ténorio en frappant sur l'épaule du charcutier, tu es un garçon avisé ! Mais prends garde, mon brave ! il y a de bons aveugles aussi pailards que les clairvoyants !

Et pendant qu'Eustaquio s'éloignait avec sa lanterne, don Juan continuait à rire en battant de son épée les cailloux pour en tirer des étincelles.



Quelques jours plus tard, un pèlerin portant la cape et le bourdon se présentait à la porte capitulaire de la cathédrale de Burgos. Il se disait venu d'Egypte et apportait la dépouille d'un ermite de la Thébaïde, mort en odeur de sainteté. Une lettre patente de l'évêque d'Alexandrie demandait que l'on réalisât le vœu du saint homme, originaire de Burgos, et qui avait exprimé le pieux désir que l'on fit de sa peau un Christ en croix.

LA LÉGENDE DE DON JUAN

En même temps, le pèlerin faisait approcher un esclave more qui portait un coffre de santal orné d'orfèvreries à l'arabesque. Tous les chanoines se mirent à genoux, avec le messager et son esclave. L'archevêque en personne, ayant brisé les sceaux qui fermaient le coffre, en tira une longue enveloppe humaine, roide et parcheminée, où se distinguaient par touffes noires la chevelure et la barbe.

— Il en sera, dit le prélat, selon le vœu du saint ermite et le désir de notre frère en Jésus-Christ.

Don Juan, sous le capuchon du pèlerin, riait de la plaisanterie, et Catalinon s'égayait sous son noir.

C'est ainsi que fut dressé, dans la première chapelle de la cathédrale, ce *Santisimo Cristo* que l'on voit encore à Burgos.

Il apparaît au fond d'une ombre terrible, éclairé par deux cierges qui semblent lui rôtir les aisselles. Un jupon de velours rouge à crêpines d'or enveloppe sa pauvre animalité. Le torse est nu, cireux, tendu comme le cuir d'une valise, avec les tétins violets et l'abominable trace d'un sternum de bois. Les bras ont des ronces de sang noir qui descendent des clous jusqu'aux épaules. La

tête s'appuie du menton sur la poitrine ; les cheveux pendent en longues mèches engluées par la saignée de la couronne épineuse et les sueurs de l'horrible agonie. Ce cadavre empaillé figure Notre-Seigneur sur le Golgotha, avec un réalisme sauvage et brutal, comme si la divine Dépouille s'était momifiée sur son gibet, au souffle des orages.

Toute la dévotion de Burgos se rejeta vers cette image effroyable. On abandonna le tombeau de saint Enrique, la Vierge de Oca, les sanctuaires de la campagne. En quelques semaines, les murs de la chapelle furent couverts d'ex-votos et de bijoux qui scintillaient au feu des mille cierges collés sur les dalles. Le Pape établit une indulgence de cent années pour les dévots qui s'y rendraient en pèlerinage. Il vint des fidèles de toutes les Castilles : ils s'avançaient vers le cadavre, marchant sur les genoux, depuis la plaza de Santa-Maria et l'escalier d'or.

Dans le même temps, don Juan vivait à Burgos et subornait les femmes et les filles. Il ne se laissait plus entraîner par leurs charmes mais s'attachait à les séduire pour les abandonner ensuite et se réjouir de leurs souffrances. Il eut de grandes dames et des marchandes, des femmes dans leur maturité,

LA LÉGENDE DE DON JUAN

des jeunes filles et des fillettes. Il en prit même de laides et de vieilles, pour rire. Aux adultères, il promettait un amour éternel ; aux pucelles, il jurait de les épouser. Pour les convaincre, il les menait devant le *Santisimo Cristo* ; et là, posant la main sur l'épaule du Cordero, il faisait, par le Crucifix, le serment de les aimer toujours.





IV

LE COMMANDEUR D'ULLOA



L lui prit l'envie de connaître des ciels nouveaux et leur reflet dans les yeux des femmes.

Il vint à Paris, comme tous ceux qu'attire la joie superficielle de cette ville dont l'intimité est si amère. Les femmes se le disputèrent, avec cette curiosité entreprenante qui leur tient lieu de sensualité. L'amour y était plus poli que chez les autres nations. Les maris laissaient à don Juan toute liberté de caresser leurs femmes et l'assuraient encore de leur dé-

LA LÉGENDE DE DON JUAN

vouement et de l'obligation qu'ils lui avaient. Il connut par là que l'adultère peut engendrer l'harmonie dans une société bien comprise et cimenter de longues amitiés.

C'était tout le contraire à Milan. On y demandait trop de flamme, trop de serments, trop de déclarations passionnées. Les liaisons y prenaient le caractère d'un sacrement. Toutes ses amantes exigeaient qu'il portât sur lui un mouchoir mouillé de leurs larmes, une boucle de leurs cheveux, un ruban de leur jarretière, mille autres bagatelles : il en avait les poches pleines. Il fallait accompagner sa conquête à la promenade, ne jamais s'éloigner de son fauteuil à la conversation, ni de sa loge au théâtre. Dans cette ville, il n'y avait que les maris de libres, à moins qu'ils n'eussent une maîtresse. Don Juan trouvait dans ces aventures la fadeur des fiançailles et l'ennui du mariage. La volupté que lui donnaient parfois ces Italiennes ne valait pas les soins qu'elles réclamaient. Il en vint à regretter les Françaises qui sont moins amoureuses mais plus comodes.

Il séjourna ensuite, si l'on en croit son historien Byron, à Venise, à Berlin, en Hol-

lande, en Russie, à Constantinople. Mais il est probable qu'il ne connut jamais les aventures ridicules que lui prête le poète anglais. Celui-ci, comme beaucoup d'autres, lui a attribué les petites misères de sa propre existence sentimentale. La fatuité des écrivains s'est volontiers portée vers ce modèle du séducteur, parce qu'ils n'ont pas songé que pour être don Juan, il faut renoncer au vil métier d'homme de lettres.

Il est certain qu'il vécut à Naples où son oncle Juan était ambassadeur d'Espagne auprès du Roi. Il y ravit l'honneur d'Isabela, en se faisant passer, à la faveur de la nuit, pour Octavio, son fiancé. Elle reconnut trop tard l'erreur qui lui avait apporté la flétrissure. N'ayant pas encore éprouvé la solidarité des hommes dans la dépravation, elle ne craignit pas de se plaindre au Roi qui fit semblant de vouloir arrêter le coupable et lui donna le temps de s'enfuir.

Réfugié sur un bateau marchand qui allait à Maroc, don Juan fut jeté par la tempête, en compagnie de son fidèle Catalinon, sur la côte d'Espagne, en face de Tarragone. Les vagues les déposèrent, à demi-suffoqués, parmi les rochers de la rive où Tisbéa, la jeune pêcheuse, qui chantait si bien la féli-

LA LÉGENDE DE DON JUAN

cité d'être belle et chaste à la fois, recueillit le naufragé, lui rendit la vie, et se laissa choir, comme toutes les autres, dans les bras du Burlador.

On ne sait trop pourquoi les biographes nous ont relaté cette banale histoire du prince des enjôleurs et d'une petite paysanne. Il faut y voir le goût des écrivains de ce temps pour les anecdotes pastorales et penser aussi que les formes grandioses d'une activité n'arriveront jamais à plaire comme les menues circonstances où le génie se relâche.

Don Juan connut encore de nombreuses aventures dont le détail pourrait paraître fastidieux. Il y apportait cette résolution froide et désabusée que sa maturité et la trahison de Gadéa avaient mise en lui. Ce n'était plus le novice qui appelait l'amour, mais un homme qui étendait sur toutes les femmes le pouvoir d'une expérience amère et d'une libre analyse.



Après une absence de sept ans et trois mois, les voyageurs rentrèrent à Séville.

Dès qu'on eut appris leur retour, le mar-

quis de la Mota, un ancien compagnon de plaisir, se présenta au palais Ténorio. Les deux hommes s'embrassèrent avec une effusion excessive et se complimentèrent longuement sur la vigueur où ils se retrouvaient, sans doute parce qu'ils avaient vieilli en même temps.

Le marquis interrogea don Juan sur ses aventures, mais celui-ci n'en parlait pas volontiers. Il ne méprisait rien tant que la fatuité des hommes qui font étalage de leurs maîtresses. Il s'excusa de ne pouvoir montrer les portraits de ses conquêtes et les billets qu'il en avait reçus : il avait, disait-il, tout perdu dans le naufrage...

— Parlons de choses plus intéressantes. Que deviennent nos dames de Séville?

— Toujours les mêmes, disait le marquis avec lassitude; les jeunes, embarquées dans l'amour ou n'y pensant pas encore; les autres, épiant chez leurs amies la décadence de la beauté en s'imaginant, pour leur propre compte, demeurer intactes.

— Pandora? demandait don Juan.

— Se teint en blonde pour cacher ses cheveux gris.

— Magdalena?

— Se fait pincer le gras des épaules par

LA LÉGENDE DE DON JUAN

un masseur, souffre le martyre de la beauté.

— Soledad ?

— Morte de maladie contractée au service.

— Il y a donc une maladie ?... Et Béatriz, la belle Béatriz ?

— Au printemps dernier, il lui tomba une dent parmi les fleurs de sa conversation.

— Quel sabbat ! s'écria le Ténorio en ricanant. Voyons... et... je ne me rappelle plus... et... Matildé ?

— Celle qui s'est poignardée pour toi ?

— Oui ! celle-là !

— Passée au quartier de Cantarranas où elle se vend comme poisson salé, ne pouvant plus se vendre comme poisson frais.

— Charmant séjour !... Et Térésa... dis-moi, Térésa ?

— José Granados m'a dit qu'elle se relâchait de toutes parts et qu'elle avait les fesses grivelées.

— Assez des vieilles ! s'exclamait don Juan, un mot des neuves maintenant.

C'est ainsi qu'ils parlaient des femmes qu'ils avaient aimées.

— Les jeunes ? disait Mota, tu les trouveras bien toi-même. Ta réputation te précède, et je suis sûr qu'il n'y aura pas ce soir,

dans tout Séville, une fillette qui ne se déshabille en pensant à Don Juan.

— C'est trop facile ! je préfère les choses compliquées.

— Nous en inventerons.

— Et toi, Mota ? que fais-tu de ton... cœur en ce moment ?

— Je vais te dire, fit l'autre qui n'était venu que pour cela. Je poursuis depuis un an une jeune fille de la plus haute condition.

— Un an ! c'est bien long !

— La gamine en vaut la peine.

— Qui est-ce ?

— Doña Ana d'Ulloa !

— La fille du Commandeur !

— Elle a seize ans...

— Le bel âge de nos femmes ! Je l'ai connue toute mignonne... Elle doit être délicateuse...

— Belle, noire et nerveuse ! ardente comme un poulain arabe ! Les craintes ordinaires des filles, la peur du bobo, celle de l'enfant, l'ont retenue jusqu'aujourd'hui. Je lui ai donné de bonnes garanties, au moins en ce qui concerne l'enfant, et quitte à ne pas les tenir... Je dois la retrouver cette nuit dans sa chambre.

LA LÉGENDE DE DON JUAN

— Belle histoire ! fit don Juan sans avoir l'air d'y songer.

— Voici l'affaire. Je pourrais entrer par la porte : j'ai la duègne en main. Je préfère une mise en scène romanesque. A minuit, au signal de la sérénade, une échelle de soie descend de la fenêtre ; je monte, enveloppé dans un grand manteau ; la petite m'attend... Le reste à l'accoutumée...

— Heureux homme ! dit le Ténorio en se levant. Tu me diras si elle a crié... En attendant, fais prendre ton couvert chez toi : tu dînes avec moi... Tu me donneras la liste des nouvelles mariées, celles de moins d'un an d'ici : c'est de ce gibier-là que je veux tâter.

Ils passèrent joyeusement l'après-dînée à établir ce curieux inventaire. Il comportait pour don Juan une excitation de haut goût, en ce qu'il avait connu fillettes presque toutes les femmes dont il dressait le catalogue, et mêlait à ses prochaines séductions leurs formes enfantines. De les imaginer à peine nubiles, les seins en bourgeons, le ventre plat, duvetées ou rases encore, le voluptueux trouvait dans ses projets d'adultère un plaisir complexe où il y avait du vice adolescent et de la corruption automnale.

Il ne parla plus d'Ana d'Ulloa, bien que le marquis revînt sans trêve à sa bonne fortune. L'imagination entraînait don Juan soit vers le troupeau déjà sacrifié des jeunes épousées, soit vers un dessein plus immédiat.

Aussitôt que Mota l'eût quitté, il s'en ouvrit à son fidèle Catalinon :

— Vers la mi-nuit, tu postes aux environs du palais d'Ulloa quelques braves de métier. Qu'ils provoquent le marquis et l'amuse, une heure ou deux, à la pointe de l'épée, sans le blesser... ou sans trop le blesser... s'il est sage. Pour toi, tu donneras le signal de la sérénade sous les fenêtres de la belle.

— Ah ! monsieur ! gémissait Catalinon, n'êtes-vous pas encore las de ces aventures ? Je vous ai vu tant d'épouses depuis que je vous sers que je ne sais trop, quand je vois passer une dame, si je ne suis pas un peu son valet. Je ne vis que parmi les intrigues, les bouquets, les faussès clés, les échelles, les masques, les combats et les sérénades ; et bien que je n'aime rien tant que dormir tout seul dans un lit, en allongeant mes jambes à droite et à gauche, vous m'obligez bien souvent à séduire la gouvernante pour arriver plus tôt à la maîtresse.

Don Juan riait.

LA LÉGENDE DE DON JUAN

— Pour cette fois, Catalinon, tu n'auras personne à séduire. Promène-toi dans le quartier, étudie la place et attends-moi, un peu avant minuit, sous les fenêtres de doña Ana. Accorde ta guitare et rappelle-toi l'une ou l'autre de ces belles chansons qui font paraître les femmes au balcon, ainsi que le jour se lève au chant du coq.

— Je le ferai, Monsieur, car je vous aime bien. Mais n'avez-vous pas assez de dames dans Séville que vous deviez prendre cette fille d'un si grand personnage, la maîtresse de monsieur le marquis? Sans compter que le duc est fort jaloux de son honneur et que vous risquez d'être tué par ses gens, s'ils vous surprennent...

— Tais-toi, maraud ! et garde tes conseils pour ton usage ! Ne sais-tu pas encore que c'est le danger même qui m'attire et qu'une maîtresse ne m'est d'aucun charme s'il ne faut vaincre des scrupules et risquer ma vie pour la conquérir ? Veux-tu donc que je meure dans mon lit, comme un faquin, près d'un moine dégoûtant qui tripote des huiles et rabâche des prières ? Quant aux scrupules, tu le sais bien, si j'en avais, je ne serais pas ce que je suis. Quand une femme se présente, par Satan ! ce n'est pas l'amitié

ni le rang qui m'empêcheront de m'en régaler... Mais je te dis là des choses que tu ne peux comprendre, et je me donne bien du mal pour un nigaud de ton espèce... Allons, Catalinon ! fais ton office, et à ce soir !

Ils se retrouvèrent, à l'heure fixée, dans une venelle obscure, au pied d'une haute muraille nue que trouait une fenêtre à balustrade ornée. Une lueur rose remplissait le cadre. Quelquefois, une ombre passait sur les vitres. L'air était chargé d'un parfum de citronniers et de glycines. On n'entendait que le doux frémissement des jardins. Puis, il y eut un bruit de querelle, très lointain : les braves commençaient leur ouvrage.

— Nous voici libres tout le temps qu'il faut, murmura don Juan.

Il avait le chapeau sur les yeux ; le collet de son manteau lui cachait le bas du visage, et l'étoffe, à grands plis, dissimulait toute sa personne.

Une cloche sonna, d'autres lui répondirent ; pendant une minute on n'entendit que leurs voix se répandre dans l'air paisible.

— Chante, Catalinon ! fit le Ténorio en surveillant la fenêtre.

Le valet préluda en sourdine, puis, avec le mouillé d'un ténor épris de ses demi-teintes :

LA LÉGENDE DE DON JUAN

— *N'attends pas que le vendangeur soit venu,
N'attends pas que le vin jaillisse du pressoir,
Mords dans la grappe sans même la cueillir,
De peur que la Mort ne t'en laisse le temps.*

On vit s'effacer la lueur. La fenêtre s'ouvrit lentement. Une forme blanche se pencha sur la balustrade, et l'échelle se déroula contre la muraille.

— Attends-moi, souffla don Juan dans l'oreille du chanteur.

Il avait l'habitude de ces escalades, et gravissait les échelons avec l'impatience du crime, le chapeau enfoncé sur le crâne, sans lâcher un pli de son manteau. Il fut tout de suite à la fenêtre et s'avança vers la jeune fille qu'il devinait dans le fond de la chambre.

— *Ne sois pas à choisir les fleurs de ton bouquet,
Ne cherche pas au loin les roses de la vallée,
Cueille ta gerbe au hasard de tes pas,
De peur que la Mort ne flétrisse les fleurs.*

Il avait jeté son chapeau et son manteau, jugeant ce travestissement bien inutile au milieu des ténèbres de la pièce.

— Pas encore, mon Luis ! balbutiait Ana

en se laissant emporter dans les bras de celui qu'elle prenait pour son amant, pas encore ! j'ai peur !

Le corps était souple et nerveux, les chairs brûlantes ; la bouche avait un goût de framboise... Ce Mota, vraiment, avait trop de chance !

— *N'attends pas que l'hiver endorme tes abeilles,
Recueille la cire blanche de tes ruches,
Mange ton miel doré avec tous ses rayons,
De peur que la Mort ne fasse périr l'essaim.*

Il se repentait maintenant de son stratagème, non par un retour de la conscience morale, mais parce qu'il lui répugnait d'être aimé sous le nom d'un autre et de posséder Ana sans en avoir fait la conquête. Il aurait voulu qu'elle l'aimât comme toutes les autres et s'abandonnât en lui murmurant son nom véritable. La ruse qui l'avait mené jusqu'auprès de cette fille, comme à Naples dans le lit d'Isabela, lui semblait indigne de sa réputation. Il ne voulait plus se contenter de la jouissance que ce corps charmant pouvait lui donner, il lui fallait encore une satisfaction d'amour-propre, et qu'Ana connût l'homme qui la dépouillait de sa chasteté.

LA LÉGENDE DE DON JUAN

— Tu ne dis rien, Luis? murmurait-elle sous les baisers de Juan.

— Je ne suis pas Luis, je suis don Juan Ténorio !

Il étreignait la jeune fille qui poussa un cri terrible en lui enfonçant les ongles dans les joues.

— La pauvrete ! gémit Catalinon, comme il lui fait mal !

Et pressant la cadence de sa chanson :

*— Ne reste pas à couvrir ton or dans ta maison,
Déterre le trésor que tu as enseveli,
Disperse tes biens à tous les vents de la joie,
De peur que la Mort ne ravisse tes écus.*

Une rumeur s'était éveillée dans le palais ; on entendait courir dans les vestibules. Ana continuait à crier et à se débattre ; mais don Juan la maintenait sous lui, avec une rage sexuelle que le sentiment du péril décuplait. Puis la porte s'ouvrit, et don Gonzalo Sanchez d'Ulloa parut dans le cadre, tenant un flambeau d'une main, et de l'autre une épée.

— Défends-toi, suborneur ! cria-t-il en découvrant le Ténorio qui tenait encore la jeune fille dans ses bras.

— Tuez-moi ! fit don Juan sans desserrer son étreinte.

Et vraiment, à cette minute, l'idée de la mort et celle de la volupté s'unissaient en lui avec tant de jubilation qu'il en appelait le coup fatal.

— Je ne suis pas un assassin, si tu n'es qu'un lâche !

Le Ténorio cria sous l'injure et se relevant d'un bond, tira son épée dont le fourreau gisait au pied du lit.

La jeune fille s'était relevée, demi-nue, rattrapant les lambeaux de sa chemise.

— Tiens cela, putain ! lui dit le Commandeur en lui mettant le flambeau dans les mains.

Les deux hommes enrroulaient leur manteau à leur bras gauche. Puis ils fondirent l'un sur l'autre, et pendant une minute se cherchèrent à travers les feintes, car l'art de l'épée, chez ces cavaliers, dominait la colère et l'esprit de vengeance.

Doña Ana demeurait droite et pâle, levant le flambeau au-dessus d'elle : la lumière immobile projetait sur la muraille les grandes ombres déchaînées.

— *Ne reste pas à soupirer près d'une insensible,*

LA LÉGENDE DE DON JUAN

*Prends la belle qui se présente sur ton chemin
Ne demeure auprès d'elle*

— Prends garde ! hurla don Gonzalo en se fendant.

Sa lame glissa sur l'épée du Ténorio, et lui échappant de la main, rebondit sur le carrelage.

Un cri d'Ana. Le vieillard attendait la mort. Don Juan ramassa l'épée et la lui tendit.

— Reprenez cela, Commandeur, dit-il avec tristesse. Sachez que je suis quelquefois un traître auprès des femmes, car tel est mon destin, mais jamais un lâche devant les hommes. Apprenez encore que votre fille n'est pas indigne de votre respect ; je suis entré chez elle par surprise et je lui ai ravi l'honneur en dépit d'elle-même. Je veux être responsable de mes crimes : tel est mon goût. Mais la doña est innocente... En garde, maintenant !

Le combat reprit avec une rage nouvelle.

Catalinon s'était tu. Assis sur une borne, il écoutait le bruit des épées, prêt à fuir à la première alerte, car l'aventure était banale et finissait toujours par un voyage ; dès que son maître apparaîtrait à la fenêtre, il fau-

drait songer à préparer des malles ou seller des chevaux, d'après l'importance de la victime. On recommencerait à rouler ou galoper sur les routes, passer de ville en ville, de pays en pays, ne laissant derrière soi que meurtres et filles désenchantées, sans en retirer un butin quelconque, car il n'arrivait même pas à se faire payer ses gages...

— Mais j'aime ce diable d'homme, soupirait-il. Il y a beau dire, je le suivrais jusqu'aux portes de l'enfer, car je sens bien, doux Jésus, qu'il y court tout droit. Pour toi, pauvre Catalinon, tu n'auras jamais ni ta maison, ni ta vigne...

— Catalinon ! cria don Juan à la fenêtre, tends l'échelle !

Il se laissait glisser en hâte. Il était échelonné, sans manteau, l'épée nue et sanglante à la main.

— Fuyons ! dit-il en sautant sur le sol. J'ai tué le Commandeur !





V

LA MANIÈRE DU TÉNORIO



L se remit à parcourir l'Europe.

Ce n'était pas qu'il dût fuir éternellement la vengeance de ceux qu'il meurtrissait de ses coups. La plupart de ses aventures n'avaient pas une fin tragique, se dénouaient dans la banalité des amours transitoires, le geste une fois fait. Les poètes ne nous ont parlé que des plus mémorables, celles qui donnent à la conquête un relief corrompu. Quel que fût leur épilogue, don Juan ne craignait que son Roi.

Il arrivait aussi que ses victimes toujours amoureuses lui faisaient un rempart.

S'il allait de pays en pays, c'est qu'il s'y trouvait porté non par la crainte mais par son humeur aventureuse et la passion qui le hantait de goûter toutes les joies de la terre. Chaque région lui offrait le plaisir diversement coloré, avec d'autres modes, d'autres formes, avec de nouveaux langages. Bien que la caresse fût partout la même, elle se développait au milieu de décors imprévus. Il en rêvait d'autres plus lointains, des îles de fougères et de cocotiers, des jardins fleuris d'orchidées, des rives alizées où les corps s'impriment dans le sable de corail. Quand il lui arrivait de penser aux femmes qu'il ne posséderait pas, aux pays qu'il ne visiterait jamais, aux mondes inconnus et à toutes celles qui les peuplent, il sentait l'envahir la mélancolie de l'infini, comme un savant en face de l'univers des livres.

Il n'ignorait pas, cependant, que les dispositions des femmes sont en tous pays à peu près semblables. Il en faisait l'épreuve en les courtisant : ses manières de séduire ne variaient que par leurs formes extérieures et répondaient toujours aux quelques sentiments qui conduisent les femmes à la chute :

l'ennui, la curiosité, le goût de plaire, plus rarement la sensualité. Il savait, au surplus, qu'elles y mettent autant d'amour-propre que nous-mêmes, nous à les conquérir, elles à nous charmer.

Elles lui savaient gré de ne vivre que pour elles, de leur rendre un perpétuel hommage : leur vanité s'accommodait de ce que cet homme avait quitté pour elles tous les soins de la gloire, de la richesse, de l'autorité, et ne voyait rien au monde de plus enviable que leur corps.

La réputation de séducteur ne le desservait aucunement auprès d'elles. Chacune, en se donnant à lui, avait trop bonne idée de ses charmes pour ne pas se persuader qu'elle le rendrait constant : que toutes celles qui l'avaient précédée n'eussent pas réussi, cela ne pouvait que rendre plus éclatant son triomphe. De plus, la curiosité les poussait à savoir comment aimait cet homme à qui tant de femmes avaient cédé, et pourquoi ses caresses laissaient du regret au cœur de celles qu'il avait abandonnées. Peut-être préféraient-elles, après tout, au bonheur de voir un homme constant auprès d'elles, le plaisir de le voir infidèle à l'égard de toutes les autres.

LA LÉGENDE DE DON JUAN

Il n'avait pas de méthode, mais l'instinct de la séduction, et sa manière se pliait à la nature, à l'âge, à la complexion, de chaque femme qu'il recherchait.

Il ne promettait l'amour éternel qu'aux très jeunes, aux très naïves, et à celles qui cherchaient à s'aveugler elles-mêmes pour goûter à loisir la toute-puissance de leurs charmes. Auprès des autres, il usait ordinairement des éloges, de la flatterie, louant les grâces de leur personne, avec modération ou sans réserve, d'après ce qu'il voyait qu'elles attendaient de lui. Vis-à-vis de celles qui étaient sûres de leur beauté (et ce n'était presque jamais les plus belles) il feignait de n'en rien dire et leur parlait de leur intelligence.

Il n'ignorait pas qu'on ne peut faire auprès d'une femme de chemin plus rapide qu'en la courtisant devant une rivale : mais il ne se servait jamais de ce détour, car il voulait tenir une maîtresse de sa propre séduction et non pas de la malice féminine.

Quant à celles que l'imagination tourmente plus que le désir, il s'appliquait à les conduire sur le chemin de l'amour sans leur parler d'amour. Il savait trop qu'il est dangereux, avec ces femmes, de traiter en maxi-

mes une passion qui doit se traduire en gestes, et qu'elles s'en tiennent volontiers à la théorie qui suffit à dissiper leur inquiétude. En ayant l'air de ne jamais penser à l'amour, il leur faisait désirer qu'il y pensât. Il les précipitait ainsi vers leur chimère : elles s'étonnaient tout à coup, en l'entendant parler de ce qui les attachait, de s'être en même temps données à lui.

A l'égard de celles que l'expérience avait rendues prudentes, il ne cherchait pas à nier son inconstance, mais s'en faisait un argument pour les convaincre.

— Ne pensez-vous pas, leur disait-il, que rien n'est plus délicieux dans les caresses que le pressentiment de la séparation ? Les lèvres s'unissent avec plus de fièvre, qui sont déjà prêtes à se désunir. Il semble que se mêle à la volupté présente un parfum de regret, et que l'on goûte au milieu des plaisirs véritables l'enchantement du souvenir. Vous le savez bien, le mirage que l'amour crée en nous, l'ivresse qu'il nous communique, ne tardent pas à se dissiper. Notre désir n'est pas capable d'une longue suggestion. On accepte des compromis, on biaise avec le bonheur, on en adopte le reflet en essayant de se persuader qu'il n'est pas

moindre en étant différent. Mais ce n'est plus l'extase. Ne vaut-il pas mieux dénouer l'étreinte quand elle est encore savoureuse ? penser qu'elle ne connaîtra pas l'habitude et la déchéance que celle-ci comporte ? Il n'est de belles amours que les éphémères.

Elles se souvenaient des ardeurs éteintes, des longues agonies où peu à peu la joie d'aimer avait perdu son éclat. Elles s'abandonnaient à Juan avec une mélancolie fervente et connaissaient vraiment, dans ces caresses qu'elles savaient devoir bientôt finir, un bonheur mêlé de peine que nul espoir d'éternelle passion ne leur avait donné.

Il leur disait bientôt :

— Tu n'es pas moins belle que le jour où je t'ai connue ; ta chair m'est aussi douce aux lèvres et ton regard à mon esprit. Je suis triste de te quitter, ô mon regret, et cependant il faut que je m'en aille. Je sais bien que nous pleurerons tous les deux dans la nuit, mais elle est venue la minute amère où nous devons nous séparer. Adieu. Même si ton désir te porte vers d'autres, pense quelquefois à don Juan.

Car cet homme qui ne se rappelait même plus les femmes qu'il avait eues voulait encore qu'elles lui gardassent leur tendresse. Il ne

laissait presque jamais de haine dans leur cœur, parce qu'il se détachait d'elles avec tant de souplesse que cet abandon semblait inéluctable. Il avait même le terrible courage de préparer ce délaissement dès les premiers instants de la séduction ; et l'entraînement que lui donnait une femme n'était jamais assez fort que don Juan ne ménageât sa retraite future au moment où il commençait la conquête.

Il lui arrivait quelquefois de regretter l'une ou l'autre de celles qu'il avait quittées. D'obscurs revenez-y, le souvenir, tout à coup, d'une voix, d'une attitude, d'un parfum, le portaient à reprendre cette maîtresse qui du fond de l'indifférence renaissait au désir. Le plus souvent, elle avait attendu qu'il revînt. S'il la trouvait liée par une affection nouvelle, il mettait à l'en détacher plus de ruse et d'assiduité qu'il n'en avait mis à la conquérir. Mais il reconnaissait aussitôt qu'il avait embelli de ses regrets ces amours mortes, et il les rejetait avec une impitoyable tristesse.

Il lui manquait cependant quelque chose pour séduire un bon nombre de femmes : la vulgarité. Il y suppléait par l'audace.

Il en vint à ne plus éprouver de joie

LA LÉGENDE DE DON JUAN

véritable sans mener de front plusieurs aventures et mélanger les sensations qu'elles lui apportaient.

Il eut pour l'ordinaire trois maîtresses qu'il nommait la grande, la moyenne et la petite, non qu'elles fussent de tailles différentes, mais d'après l'importance qu'il y attachait. Il se plaisait à les aller voir dans la même journée, afin d'associer leurs parfums sur sa peau et de comparer de plus près leur manière d'aimer, certaines particularités de leur corps. Il leur tenait les mêmes propos, leur donnait les mêmes noms de fleurs ou d'oiseaux, les écoutait parler des mêmes choses avec des voix et des airs différents : il arrivait ainsi à les confondre en une seule image où il y avait de la grâce et de l'esprit de chacune.

Il aimait à les réunir dans une assemblée, sans qu'elles connussent ce que les deux autres étaient pour lui. La sympathie inconsciente que faisait naître en elles leur amour commun ne tardait pas à les rapprocher. Comme elles étaient également belles, elles formaient des groupes charmants où se mariaient les nuances de leur peau, de leur chevelure, les couleurs de leur toilette.

Elles se découvraient des affinités de goûts et de sentiments qui n'avaient d'autre cause que l'influence que don Juan avait sur elles. Il les voyait parfois devenir des amies, parfois même des amantes, et retrouver dans leurs caresses les langueurs et les spasmes que leur donnait le mâle qu'elles se partageaient.

On a dit qu'il avait dressé à cette époque une liste des femmes qu'il avait eues, avec leur âge et le jour de leur défaite. Ce divertissement, tout au plus bon pour son valet, laisserait supposer que don Juan fût le séducteur banal qui collectionne les portraits de ses victimes. En vérité, le Ténorio ne s'inquiétait ni du nom, ni de l'âge de la plupart de celles qu'il capturait. Il se souvenait quelquefois de leur visage, plus souvent de la jouissance qu'elles lui avaient donnée. Nous retrouvons ici l'abus qu'ont fait de ce personnage des poètes assez troublés par les hasards de quelques aventures pour attribuer à don Juan leur mauvais goût et leur fatuité.

Las de ce que chacune de ses maîtresses le crût fidèle, le Ténorio entreprit de séduire à la fois deux jeunes filles, deux sœurs, et de les connaître le même soir, dans le même lit.

LA LÉGENDE DE DON JUAN

Il commença, comme par jeu, à lutiner l'une et l'autre, sans qu'elles pussent s'offenser des menues cajoleries que l'autre recevait. Par degrés, il allait plus loin dans ces privautés et les engageait dans une émulation où elles perdaient peu à peu le sentiment d'elles-mêmes et de leur pudeur. Clara et Flavia rivalisaient dans l'abandon et en arrivaient même à provoquer l'audace de Juan ; mais ce que l'une offrait, il le prenait à l'autre, pour amener celle-là à renchérir. Et refusant toujours de les voir en particulier, il les conduisait lentement à se trouver solidaires dans la volupté qu'elles croyaient lui devoir. Elles en arrivèrent à pactiser, à condition que leurs caresses à tous trois fussent communes ; et bientôt leurs bouches s'unirent sous la bouche de don Juan. La nuit qu'il les posséda tour à tour, il n'y eut pas un gémissement qui ne meurtrît l'autre dans sa chair ; et le matin les vit, également imprégnées de plaisir, joignant leurs têtes sur la poitrine de leur amant.

Depuis longtemps, il trouvait dans la religion un condiment à sa luxure. Bien qu'il se fût, dans ses jugements et ses propos, dégagé

de la doctrine, le sentiment chrétien était si étroitement mêlé à son existence morale, à ses manières d'être et de sentir, qu'il en faisait voir l'influence par chacun de ses actes. L'idée confuse de la damnation relevait la succulence de ses débauches, et s'il avait pu en venir à la fatigue, la pensée de l'enfer lui aurait rendu une vigueur nouvelle. Il connaissait ainsi le plaisir double dont parle saint Augustin, et comme ce docteur catholique, il se précipitait de lui-même vers le châtement éternel en désirant l'éternité de son péché.

La nature de ses excès le portait plus naturellement à souiller le sacrement du mariage. S'il séduisit Aminta, la fiancée de Patricio, entre la bénédiction nuptiale et la retraite des époux, ce n'était pas seulement, comme don Juan le disait avec cynisme, "pour que le mari ne fût pas gêné par un pucelage", mais surtout parce qu'il ressentait une joie véhémente à briser des liens tout fraîchement consacrés par la religion.

C'est avec le même plaisir sacrilège qu'il fit semblant d'épouser en Angleterre Elisabeth Killigrew, avec tout le cérémonial liturgique.

Cela se passait dans une chapelle de campagne, au cœur du Shropshire, loin des fâ-

LA LÉGENDE DE DON JUAN

cheux et des indiscrets. Un vaurien soudoyé et deux marauds de taverne faisaient les officiants. Catalinon, au jubé, chantait en espagnol (à quoi les assistants ne comprenaient rien) des cantiques obscènes. Des fleurs remplissaient la nef. La mariée était toute blanche sous ses voiles. Les bijoux dont elle était parée, à chaque mouvement qu'elle faisait, rendaient un bruit léger.

C'est alors que don Juan connut un instant de grâce. Il se revoyait enfant, et Lucrécia près de lui, Lucrécia son premier amour, peut-être, avec Gadéa, le seul qui l'eût touché... La fillette est très pâle ; le poids de ses parures la fait vaciller un peu. Don Pedro, couvert de sa chasuble d'enfant, s'incline devant l'autel, tourne les pages du livre, bénit les petits époux. Les servantes chantaient les épithalames de leurs pays...

— *Puta, grandisima puta,
Mas que puta punetera,
Que en coño de tu madre
Te ponias de manera
Que tu padre te jodiera
Sin que lo supiera nadie*

psalmodiait Catalinon, comme s'il avait célébré les louanges du Seigneur.

Et don Juan, à l'entendre mêler au plainchant des paroles ordurières, perdait la vision de son enfance et riait dans son mouchoir.

Depuis ce jour, cependant, il revit plusieurs fois l'image de Lucrécia ; et peu à peu, s'étant épris de ce fantôme, il rêva de l'avoir comme les autres.

Il ne pouvait penser qu'elle l'eût suivi sur la route des années. Il se la figurait non pas fillette, toutefois, mais jeune fille, à l'âge qui lui plaisait le plus chez les femmes : quinze ou seize ans, quand la nuque garde encore sa pulpe et sa luminosité. Il n'ignorait pas, néanmoins, d'après la différence de leurs âges, qu'elle devait avoir trente-deux ans ; mais il continuait à la songer telle que son désir l'évoquait.

Il envoya Catalinon à Séville pour s'informer de ce qu'elle était devenue, à qui elle était mariée. Il connut ainsi qu'elle avait pris le voile à Santiago de Galicie, chez les Sœurs de la Passion.

Ce contretemps ne fit que multiplier l'envie qu'il avait de cette femme. A sa convoitise ancienne venait s'ajouter un appétit de sacrilège : il n'avait pas encore joui d'une religieuse et trouvait dans cette aventure l'oc-

LA LÉGENDE DE DON JUAN

casion de blasphémer en amour. L'idée de ce corps étroitement scellé, de cette chair consacrée aux fiançailles divines, le remplissait d'une concupiscence surhumaine.

— Il y a là, disait-il à son valet, le plaisir infernal de faire, en lui prenant son épouse, Notre-Seigneur-Jésus-Christ cocu !

— Monsieur, gémissait Catalinon, permettez-moi, je vous prie, de ne pas vous entendre. Je ne veux point être damné.

— Tout ce qui t'appartient, maraud, appartient à ton maître, et tes péchés comme le reste. Je les prends sur moi, et me porte caution pour ta part de paradis.

— Grand merci, Monsieur ! Allons donc trouver la révérende...

Ils arrivèrent à Santiago. Don Juan s'étant caché sous un habit de prêtre, se fit connaître à Lucrécia dans le confessionnal.

Elle était plus belle qu'il ne l'avait rêvée, grande et paisible, un peu grasse, avec des mains de paresse. On ne voyait rien de son corps enseveli dans la robe conventuelle, ni de sa chevelure prise dans la coiffe ; mais le visage, d'une matité blonde colorée par l'émotion, montrait deux yeux languides et une bouche charnue où le baiser devait laisser une morsure.

Elle lui avoua qu'elle l'avait toujours aimé, depuis le temps où ils jouaient ensemble. Elle ne portait le voile que pour racheter auprès de Dieu les erreurs de Juan. Elle ne lui en faisait aucun reproche, elle en parlait même comme d'exploits qu'il devait à sa gloire mais qui lui attiraient la menace du Ciel. Elle lui prenait la main, elle en caressait la paume : elle avait l'air de mettre son cœur dans cette poigne impitoyable.

Il en obtint, la nuit même, ce qu'il désirait, dans la cellule, sur le lit exorcisé, au pied d'un grand crucifix qui rayait la muraille blanche. Il avait voulu qu'elle gardât ses vêtements de religieuse, et ce n'est qu'au matin qu'il la mit nue. Son corps avait une ampleur suave ; les seins trop lourds fléchissaient un peu ; le ventre offrait, parmi les chairs larges et ambrées, le fruit tiède et plus délicieux que la figue.

Don Juan demeura longtemps à Santiago. Il pénétrait au couvent chaque fois que la nuit le favorisait. Il goûtait près de Lucrecia, avec la délectation des amours condamnées, celle, qu'il n'avait pas comprise jusqu'alors, de la femme à son déclin, cette mélancolie des chrysanthèmes, les suprêmes grâces de novembre. La volupté fleurissait en Lucrecia

LA LÉGENDE DE DON JUAN

au moment même qu'elle allait se faner. Il semblait qu'elle mît dans l'étreinte l'adieu passionné de sa jeunesse et les regrets de ne l'avoir pas soumise tout entière à don Juan. Il la possédait avec une tristesse délicate, un sentiment nouveau de nostalgie, comme si sa maîtresse lui communiquait la douceur de sa maturité. Quand il eut épuisé le contentement de la connaître dans cette ambiance catholique, il continua d'aimer sa beauté finissante et lui fit accepter de fuir avec lui.

Il en jouit encore près d'un an, puis il l'abandonna dans une auberge d'Antibes.

Elle ne voulut pas quitter cette maison où elle avait connu les dernières caresses de don Juan. Elle vendit ses bijoux, puis ses robes : elle ne garda que celle qu'il lui avait apportée le jour où elle s'était échappée du cloître, et un collier de perles des Indes qu'elle tenait de son amant. Quand elle n'eut plus rien, l'hôte voulut la jeter à la porte. Le chagrin l'avait rendue passive ; elle ne savait que prier et aimer ; elle reçut dans son lit les voyageurs qui passaient. Ils n'éveillaient rien dans sa chair soumise ; elle ne pensait pas qu'il y eût dans leur geste rien de commun avec l'étreinte de Juan. L'hôte retenait la moitié de ses gains et la protégeait contre les filous.

LA MANIÈRE DU TÉNORIO

Elle n'espérait pas revoir le Ténorio. Elle le revit cependant, deux ans après. Elle était sur le port. Il descendait d'une barque et portait dans ses bras une toute jeune fille qui riait de le voir patauger dans l'eau. En passant devant Lucrécia, il la regarda, comme il regardait toutes les femmes, mais il ne la reconnut pas.





VI

LE CONVIVE DE PIERRE



N ne sait trop pourquoi don Juan revint à Séville. Son père y était mort en le maudissant. Sa mère y vivait encore, mais s'était retirée dans un monastère et reniait ce fils impie dont les crimes étaient si nombreux et si grands que leur bruit franchissait les portes du cloître. Le palais des Ténorio, surveillé par les créanciers du Burlador, demeurerait fermé comme un guichet. Ce n'était pas une femme qui attirait cet homme : les recherchant

LA LÉGENDE DE DON JUAN

toutes, il n'en recherchait aucune. Peut-être le danger l'aurait-il invité à revenir, mais les rois ne songent qu'à leur propre vengeance, et la mémoire du Commandeur d'Ulloa s'était éteinte avec ses services. Rien n'appelait don Juan à Séville, *si ce n'est le châtiment de Dieu*.

Il y revint, un soir d'été, par la route de Cordoue, longeant le Guadalquivir et les versants couverts de vignes. La lumière déclinante allongeait les ombres des collines. Chevauchant côte à côte avec Catalinon, don Juan vantait le prestige de son vice, ainsi qu'il en est des hommes qui portent en eux l'obsession terrible de la chair :

— J'ai quelquefois pensé, Catalinon, qu'on peut devenir célèbre par les femmes, comme un capitaine d'armée par les places fortes qu'il a réduites. Je ne puis avoir d'autre orgueil, parce que je n'ai rien fait pour le service du Roi ou pour ma propre gloire, comme le Cid Campéador et tant de braves guerriers. Mais j'ai conquis des femmes en tel nombre que je pense bien, mon ami, devenir un personnage d'une illustration qui, pour être singulière, n'en sera pas moins étendue que celle de Cortez ou de Francisco Pizarro. Et de même que ces conquistadors sont devenus l'exemple de

tous ceux qui cherchent de l'or et de la célébrité dans les aventures lointaines, je deviendrai sans doute le modèle de ces hommes inquiets qui poursuivent auprès des femmes un but dont ils sont peut-être les seuls à connaître la grandeur.

L'autre n'écoutait pas. Il additionnait éperdument le chiffre de ses gages. Rentré à Séville, son maître lui paierait tout l'arriéré, plus la propine, en tout... quatre cents... cinq cents... peut-être six cents charles... Heureux Catalinon ! Il se ferait construire près de San-Luca une maison rose, au milieu des orangers et des palmes. Il épouserait une fille bien sage qu'il ne montrerait pas à son maître, Dieu merci ! et qui lui donnerait un garçon tous les ans... Et il se voyait pétunant sous les orangers, avec Paolo, Lazaro et le gros Manuel qui jurait si fort en jouant au burro...

— T'arrêteras-tu ! fils de garce !

Le valet se retournait brusquement et voyait son maître arrêté plus de cinquante pas en arrière, devant une grille de fer qu'encadraient deux cyprès.

— Je vous demande pardon, monsieur, criait-il en le rejoignant, je songeais à la belle Cristina, votre dernière, et cela me plongeait dans le ravissement.

LA LÉGENDE DE DON JUAN

— Tu me veux flatter, lourdaud ! Ce ne sont pas méditations pour ta cervelle. Regarde plutôt ce jardin.

— Ce n'est pas un jardin, monsieur, c'est un cimetière.

— C'est un jardin, Catalinon, et j'y veux entrer sur-le-champ.

Ils attachèrent leurs montures à la grille et pénétrèrent dans l'allée, une avenue de tilleuls qui séparait les deux quartiers des tombes. Des rosiers, des lys et des jasmins fleurissaient entre les dalles, parmi les herbes folles et les croix renversées.

— Le voisinage de la mort, disait le Ténorio, ne m'apporte aucune idée funeste. Ce cimetière en fleurs me semble aussi voluptueux que le jardin où j'ai connu l'amour d'Erigone. Je voudrais y mener une fille haute en couleurs et la renverser parmi les croix. Je pense que les bons trépassés qui forment là-dessous un tendre mélange, de qui les humérus et les fémurs se nouent, comme jadis leurs bras et leurs jambes, seraient heureux d'entendre notre cadence et nos soupirs. L'idée de la mort nous excite à vivre ; il est urgent de s'emparer de toutes les jouissances qui se présentent. C'est ainsi, je pense, qu'il faut compren-

dre l'avertissement chrétien : Frère, il faut mourir !

Il riait et s'amusait à trancher avec son épée la pointe des tiges de lys. Catalinon ne disait mot. Il n'aimait pas les cimetières qui font souvenir aux hommes qu'il leur faudra quitter la table et le cabaret, le jeu de burro, la sérénade, les bonnes choses de l'existence. Mais résigné depuis longtemps à toutes les fantaisies de son maître, il riait avec lui et l'accompagnait entre les tombes.

— Vois donc ! s'écria don Juan, ce sont les armes des Ulloa !

Il s'était arrêté devant une chapelle d'une architecture pompeuse, et qui portait à son fronton un énorme écusson de pierre, avec la devise : PAX DECET IMBELLES.

— Voyons le matamore qui loge dans ce palais ! fit le Ténorio en poussant la porte. Viens, Catalinon !

Un grand calme régnait sous la nef que l'heure et les vitraux épais remplissaient d'ombre. A la droite de l'autel s'élevait un tombeau de marbre figurant un sarcophage sur lequel un guerrier en armure romaine, avec le casque et la cuirasse, s'allongeait, appuyé sur le coude ; il avait un bâton de commandement dans la main droite. A le

LA LÉGENDE DE DON JUAN

considérer plus attentivement, don Juan reconnut le visage du Commandeur.

— Je m'en doutais ! ricana le Ténorio. Il fut toujours superbe et bravache. Mais le Burlador n'est pas un *imbellis*, il n'a pas peur de toi, continuait-il en caressant la barbe de la statue. Allons, souris, cher beau-père !

— Il y a quelque chose d'écrit sur la boîte, murmura Catalinon, d'une voix peu assurée.

— Quoi donc ?

— Monsieur sait bien que je ne sais pas lire.

— C'est vrai ! Heureux Catalinon ! il ne connaîtra jamais le désespoir de la science !... Voyons l'építaphe...

Le crépuscule se faisait plus dense.

— Ici... le plus loyal chevalier... Quel vantard !... *attend de Dieu*... Patience !... *qu'il le venge... d'un traître*... Par l'enfer ! Gonzalo ! cria le Ténorio en tirant son épée, tu me rendras raison de l'injure !

— Monsieur ! monsieur ! il est en pierre !

— Hé oui ! Catalinon, tu as raison... Ce couard s'enferme dans une carapace de marbre. Au surplus, l'inscription n'est pas de lui ; c'est vengeance de fille ; la mignonne ne me pardonne pas de n'être jamais revenu à la besogner... Allons, je n'en veux pas au

seigneur mort. Il m'amuse dans son costume d'opéra. Je le verrais volontiers à ma table, en galante compagnie. S'il est de pierre, peut-être n'est-il pas de bois. Je veux trouver une fillette si lascive qu'elle fasse lever son marbre. Ecoute, Catalinon, prie ce brave guerrier à souper pour demain... Dis-le lui ! par la légion des diables !

— Ayez pitié de moi, monsieur, supplia le valet en se jetant aux pieds de son maître. Je n'ose pas !

— Parle-lui ! gronda le Ténorio, ou je ne te donne jamais un maravédis de tes gages.

— Je parlerai, monsieur, je parlerai !

On ne distinguait plus que la silhouette de la statue accoudée sur le cénotaphe. Catalinon tira son chapeau, fit une révérence, et poussant les syllabes hors de sa gorge étranglée par la terreur :

— Monsieur... monsieur le Commandeur... mon maître... don Juan Ténorio... cavalier andalou...

— Au fait, Catalinon, au fait !

— ...vous prie humblement... de lui faire l'honneur... de venir demain... souper avec lui.

Il y eut un instant de silence. Ensuite Catalinon poussa un grand cri et s'abattit sur les dalles.

LA LÉGENDE DE DON JUAN

— Es-tu fou ! cria son maître en s'élançant pour le battre.

— Monsieur, gémissait l'autre, monsieur... la statue... la statue... elle a fait oui !

— La peste soit du poltron !

— Elle a fait oui, monsieur, comme ceci, comme ceci !

Don Juan riait aux éclats :

— Allons, maraud ! regarde !... Je veux aller au diable si elle recommence.

Et balayant le carrelage avec les plumes de son chapeau :

— Le seigneur Commandeur Gonzalo Sanchez d'Ulloa veut-il me faire la grâce de souper demain avec moi ?

La terre trembla. Un grondement secoua les murs de l'édifice. Et don Juan vit la statue baisser lentement la tête.

— Monsieur... gémit Catalinon.

— Allons ! fit don Juan d'une voix ferme, sortons d'ici ! il fait un froid de chien dans ce sépulcre.



— C'était le crépuscule ou j'étais saoul, disait don Juan le lendemain en se mettant

à table. On n'a jamais vu une statue remuer la tête ! Au surplus, je ne crois pas aux miracles, et si j'en voyais un se produire devant moi, je le nierais encore. Ces choses-là sont bonnes pour les femellettes et les cagots. Dieu chez lui, don Juan chez soi, et l'enfer pour le diable, tout le reste est fiction ! Allons, Catalinon, fais entrer mes deux mignonnes et mets un fauteuil pour le Commandeur, s'il lui prenait envie de venir ! Ah ! ah ! ah !

Il les avait cueillies dans un jardin qui bordait la route : leurs joues avaient la fraîcheur des roses qu'elles rassemblaient en bouquet. Il les avait prises en croupe, l'aînée derrière Catalinon ; la petite, pour ne pas tomber, nouait ses bras sur la poitrine de Juan. C'est ainsi qu'il était rentré à Séville. Elles étaient, ce soir, habillées à la moresque, avec de larges pantalons et une tunique de gaze.

Un orchestre de rebecs et de théorbes jouait derrière la tapisserie. Quelquefois des chœurs d'hommes et de femmes se mêlaient à la musique des cordes : ils chantaient la coupe, les vendanges, les lèvres, la paresse et les autres inspirations que l'on appelle épicuriennes, car le plus grand des philo-

LA LÉGENDE DE DON JUAN

sophes a donné son nom aux joies les plus banales.

Catalinon dirigeait le service. Il faisait bonne mine, mais il ne cessait de penser à l'invitation de la veille : il sursautait chaque fois qu'un domestique laissait tomber quelque chose, et il regardait la porte avec des yeux d'épouvante.

La table chargée de cristaux et de vaisselle d'argent étincelait sous les bougies ; au milieu de la pièce fort vaste et élevée, elle formait un îlot de lumière ; tout le reste demeurait dans une pénombre où se détachaient l'or des cadres et les faces blanches des portraits.

— Mes amours, disait don Juan, j'attends un convive bien singulier : il est de marbre du haut jusques en bas et vêtu comme un Romain du temps passé, avant que le Saint-Père eût chaussé les bottines des Césars. Je garde Natalia pour mon plaisir et je laisse à ce bon seigneur de pierre la brûlante Dido, certain qu'elle enflammera cet homme glacé. Au surplus, ton corps, ma Dido, est aussi ferme et aussi blanc que marbre ; et quand tu te tiens appuyée sur une jambe en faisant saillir ta hanche, tu es plus beile que la plus

belle des statues de Vénus, notre mère.

Parlant ainsi, il lui caressait les deux seins, pendant que Natalia fronçait les sourcils.

— Je veux boire, continuait le Ténorio, à l'Amour, notre maître et le seul vrai dieu, et selon l'usage de ces Anciens qui possédaient la sagesse en toutes choses, faire une libation en son honneur. Viens, Natalia, que je la verse au plus secret de ta personne.

Elle se débattait en riant, tandis qu'il abaissait la coupe et cherchait, de l'autre main, à maîtriser la fillette. Dido, avec indifférence, écorchait une grenade. Catalinon, une bouteille dans la main, souriait sans cesser de regarder la porte. Les rebecs soutenaient de leurs voix graves le chant des théorbes et des sopranos

Trois coups à la porte, violents, espacés.

Les chœurs chantent une bergeronnade à Philis.

Don Juan s'est dressé. Les deux femmes s'interrogent des yeux. Catalinon laisse tomber sa bouteille qui se brise avec fracas.

— Va voir.

LA LÉGENDE DE DON JUAN

— Monsieur...

— Va voir !

— Dido ! crie Natalia en battant des mains, c'est ton amant !

— Taisez-vous ! gronde le Ténorio.

Catalinon fait quelques pas en titubant, puis s'accroupit contre la muraille et sanglote entre ses genoux.

Les flammes de tes yeux

Sont le reflet des cieux.

Philis, entends la voix de celui qui t'appelle

Ah ! ne sois pas rebelle !

Don Juan a pris sur la table un flambeau chargé de bougies et marche vers la porte, la tête droite, l'œil fixe, la mâchoire serrée, sûr du péril mais ne le craignant pas. Il n'hésite pas une seconde ; il saisit la poignée et ouvre la porte toute grande.

La statue est là, telle qu'elle lui est apparue la veille dans l'ombre de l'église, mais debout, plus haute que nature, le bâton sur la hanche. Une lueur phosphorescente se dégage du marbre. Une grande cassure ouvre une plaie sèche dans la cuisse droite.

— Don Gonzalo, je te salue, fait don Juan d'une voix brève.

Et sans quitter des yeux la statue, il recule devant elle en élevant très haut le candélabre. A chaque pas que fait la masse de pierre, le sol tremble et l'on entend les verres s'entrechoquer.

Dido éclate de rire :

— Oh ! c'est drôle, Natalia, quelle bonne farce !

— Hors d'ici ! crie le Ténorio sans se retourner, c'est la Mort qui entre, entendez-vous ? la Mort !

Elles reculent jusqu'au fond de la pièce et s'enfuient en rasant la muraille.

Le concert des archets sonne une longue ritournelle.

— Assieds-toi, fait don Juan qui a posé le candélabre.

— Cela ne m'est pas permis.

On dirait la voix des hommes qui souffrent sur le chevalet.

— Bien. Laisse alors, que je m'asseoie... Holà ! Catalinon ! verse-nous à boire !

— Monsieur... monsieur... je n'ose pas...

— Ah ! ça ! faut-il que j'aie te chercher !

— Monsieur... mes jambes... j'ai fait...

— Maudit couard !... non... reste là !...

Un valet !

Il n'y avait plus personne dans la salle.

LA LÉGENDE DE DON JUAN

Seuls, les musiciens continuaient à se réjouir derrière les draperies. La statue demeurait debout à côté de la table : la flamme des bougies se reflétait dans la pâleur du marbre, et l'on voyait l'ombre colossale se briser par deux fois dans les angles et s'étaler sur le plafond.

— Ne crois pas, disait don Juan, que j'ignore ce que tu représentes. Tu es la Mort et l'enfer, et j'entre en lutte contre toi ! Mais regarde, criait-il en étendant le bras qui tenait une coupe pleine jusqu'au bord, regarde si ma main tremble !

Il but d'un trait, croisa les jambes et reprit :

— Je n'ai pas plus peur de la Mort que du péché. J'ai passé ma vie à braver l'un et l'autre dans les risques et dans la luxure. Le danger m'exalte, me communique une allégresse que je ne trouve plus, depuis longtemps, dans l'ennui de l'amour. Tu es la Mort, Gonzalo, et je sais que tu es armé pour me vaincre, car mon épée qui ne m'a jamais trahi, tu le sais, se brisera comme verre sur ta chair de marbre. Je te brave cependant, non dans la rage du péril, mais avec calme, te regardant, les yeux dans les yeux. Je t'invite à partager mon dernier

souper, car tu dois avoir faim, si tu viens de l'enfer où je t'ai envoyé, Commandeur, le jour où tu croisas l'épée avec un homme qui n'est pas un traître, tu m'entends ! et qui se venge lui-même quand la colère le tourmente !

— Repens-toi, don Juan, il en est temps encore.

— Pourquoi veux-tu que je renie ma belle existence ? Je ne l'ai pas acceptée, je l'ai créée de mes mains, je n'ai pas cessé de l'orner de tous les plaisirs que le bel univers me présentait. Me prends-tu pour un banal débauché qui se jette à genoux quand la maladie ou l'impuissance viennent frapper à la porte ? Je dois à l'amour les heures les plus palpitantes. On ne renie point ce dieu-là ! Quant à la mort, je la souhaite. Je ne veux pas découvrir un jour dans un miroir le visage déchu de don Juan. Je ne veux pas connaître le moment où je ne pourrai plus faire gémir une femme. Ne sais-tu pas que je n'ai jamais eu de rêve plus violent que celui de mourir entre les cuisses de ta fille et de prolonger éternellement la jouissance de l'avoir éventrée...

— Tais-toi, misérable !

Et la statue, renversant la tête, laissa

LA LÉGENDE DE DON JUAN

couler deux larmes de ses yeux sans prunelles.

Don Juan s'était levé, les lèvres blêmes et tremblantes.

— Tu pleures, s'écria-t-il, tu peux donc pleurer? Sais-tu bien que jamais une larme n'est sortie de mes yeux? Si ma chair est ardente, mon cœur est sec comme la pierre ponce. J'envie tes larmes, Gonzalo! C'est peut-être pour cela que j'en ai tant fait couler, tant de larmes, oui! que leur flot suffirait à m'abreuver au milieu des flammes éternelles. J'en ai joui amèrement. C'est de cette sauce, par l'enfer! que j'ai assaisonné mes amours. J'y ai trouvé plus de bonheur, hélas! que dans l'amour même, et si j'oublie la plupart de mes maîtresses, je me souviens toujours des sanglots de celles qui me suppliaient à genoux, tandis que je regardais la rue où une autre m'attendait.

— Maria... prononça le marbre.

— Tu l'as donc connue, Gonzalo?

— Lucrécia... Tisbéa...

— Qui t'a dit leurs noms?

— Regarde, malheureux, et repens-toi!

A ces paroles, la porte qui était restée grande ouverte se remplit d'ombres silencieuses qui, peu à peu, sous la poussée de

celles qui venaient derrière, s'avancèrent dans le fond de la salle. Elles étaient pâles, avec des yeux rougis, des lèvres exsangues, les cheveux abattus autour des joues et sur leur poitrine oppressée. Toutes portaient une robe couleur de cendre qui les enveloppait jusqu'aux pieds, et sur leur front une couronne de fleurs flétries. Quelques-unes tenaient un enfant contre leur poitrine desséchée. Les autres tendaient les bras vers don Juan et l'appelaient des lèvres, sans que leurs voix se fissent entendre, non plus que leurs pleurs, ni leurs pas, ni le flottement de leurs robes.

Le Ténorio regardait avec assurance leur morne cortège s'avancer. Il reconnaissait le petit nombre de celles qui l'avaient quelque temps attaché : Pandora, Soledad, Maria, Lucrécia... Il revoyait leur corps, leurs attitudes préférées ; il évoquait la qualité de leurs caresses. Mais il ne se rappelait ni le nom, ni la figure des autres. Presque toute cette cohue passionnée, qu'il avait tenue sous lui, qui lui avait donné les émois les plus vifs, n'était plus qu'une foule anonyme, si nouvelle dans l'oubli qu'elle réveillait le désir en don Juan.

Les chanteurs s'étaient remis à leur

LA LÉGENDE DE DON JUAN

pastorale, mais par un retour prophétique, ils mêlaient à leurs galanteries des pensées funestes :

— *Si, ma Philis, tu me remets l'ivresse
De posséder ton corps, au jour de mon trépas,
Quelle infortune n'est-ce pas,
Puisque je suis encore au temps de ma jeunesse.*

Le troupeau des amantes en larmes ne cessait de grossir. Elles remplissaient maintenant presque toute la pièce : les premiers rangs de ces fantômes blémisaient sous l'éclat des bougies. La statue, qui les dominait de son poitrail puissant, paraissait mener ce chœur de suppliantes.

Le Ténorio considérait avec stupeur la multitude de ses victimes. Peu à peu, à les voir lentement déferler jusqu'à lui, il se sentait possédé, malgré la fatalité de l'heure et l'abîme infernal ouvert sous ses pieds, par une jubilation terrible, mélange d'amour-propre et de cruauté. Toutes ces femmes, toutes ! ces femmes de toutes les régions, de tous les âges, de toutes les natures, il les avait eues dans son lit, il en avait joui à son plaisir ! bien plus, il s'était fait aimer d'elles, aimer jusqu'au regret, jusqu'aux larmes,

jusqu'au désespoir ! Il n'en était pas une, dans ce tas, que la trahison de son mâle eût guérie, il n'en était pas une qui ne fût prête à se donner encore s'il lui faisait le moindre signe !

Cette pensée le remplit d'une joie si violente qu'il frissonna de la tête aux pieds. Puis il sourit avec orgueil, et ne sachant comment exprimer l'allégresse affreuse qui le remplissait, il se jeta sur les fleurs et les fruits qui garnissaient la table, et se mit à les semer sur cette horde en pleurs, avec des cris et des rires :

— A toi, la belle !... à qui cette orange?... Heup ! Heup !... La rose à la blonde, par là !... Ah ! ah ! ah ! ah !... cette pomme à la grande ! ...Prends donc !... Attention !... la figue... Heup !... Encore, mes adorées !... des violettes... pour le gosse la grappe !... Ah !... ah !... fleurs d'oranger pour les pucelles !... J'envoie... Heup !...

Immobiles, elles recevaient les fleurs et les fruits au visage, gardant les bras tendus vers don Juan, les yeux toujours en larmes, les lèvres toujours et silencieusement balbutiantes. Lui, courait sur le front des pleureuses, sautant pour découvrir les plus éloignées et leur jeter ses bouquets et ses fruits.

LA LÉGENDE DE DON JUAN

Cependant la voix des chantres déclinait vers la basse et prenait un accent solennel, tandis que l'orchestre jusque-là futile s'amplifiait au milieu des clameurs d'un orgue qui retentissaient avec le choral :

*Mortels, qui méprisez le châtiment céleste,
Voici que vient le temps du repentir !
Songez, pêcheurs, à l'heure qui vous reste !
Nous devons tous mourir !*

Le Ténorio n'ayant plus rien à jeter, envoyait des baisers à pleines mains :

— Allons, mes amours ! Voici l'heure de Dieu ! Que toutes celles que j'ai traînées dans le péché mortel m'accompagnent en enfer ! Formons la chaîne, mes charmantes ! Il y fait bon faire l'amour dans les bosquets d'épines et les lits de soufre. Venez toutes ! hurlait-il avec une joie démente. Nous fornicuerons pêle-mêle à la face du Ciel ! les saintes et les saints se pencheront pour voir nos corps étrangement noués. Satan sera fier de nous ! Que je meure dans la magnificence de mon péché ! Allons, mes garces ! à terre ! couchez-vous !

Alors un grand cri monta de cette foule jusque-là muette :

— Repens-toi, mon Juan, repens-toi !

— Trop tard ! prononça la statue en saisissant le poignet du Ténorio. Sois maudit, Juan !

Et tandis que les fantômes s'évanouissaient en gémissant, le sol s'ouvrit, une grande vapeur jaillit du gouffre, et la statue, se renversant d'un bloc, entraîna don Juan avec elle

Catalinon s'était traîné au bord du trou. Une lueur pourpre s'en élevait, comme il en est à Séville, entre les maisons basses, quand on y fête la Saint-Jean. Le valet, penché sur l'abîme, la face cuite par son éclat, geignait éperdument :

— Mes gages, monsieur, mes gages !

D'autre part, au fracas du prodige, le chef des musiciens avait soulevé la tapisserie. Il considérait le gouffre avec épouvante, et de sa main restée libre, il faisait signe à ses hommes de s'arrêter.





VII

LE JUGEMENT DES ANGES



ES Anges ne se servent pas, comme nous, des artifices de la parole et des jeux de la dialectique. Ils connaissent tous en même temps la même pensée et l'interprètent d'après le devoir

que Dieu leur imposa lorsqu'Il établit leurs légions. Le but de leur intelligence est l'Amour : ils ne peuvent énoncer que ce qui tend à ce but, et c'est d'après lui qu'ils parlent. Il y a dans un seul mot angélique des choses innombrables qui ne peuvent

LA LÉGENDE DE DON JUAN

être exprimées par les mots d'aucune langue humaine, car dans chacun des mots que les Anges prononcent, il y a un enchaînement continu d'arcanes de la Sagesse, auxquels les sciences humaines n'atteignent jamais, malgré tout leur développement. Dans les sphères qu'habitent les Anges, dans le Ciel et dans l'enfer, il y a communication de toutes choses ; l'intelligence et la sagesse de l'un sont communiquées à tous les autres ; leur monde est une communion de toutes leurs pensées : personne, là-bas, ne perçoit son bien en soi-même, à moins qu'il ne soit aussi dans tous les autres.

Il n'est donc pas possible de traduire par la parole humaine et de figurer par l'écriture, fût-elle la plus pure qui jamais fût gravée sur le versant poétique, ce que les Anges se dirent quand la dépouille inerte de Juan parut devant leur assemblée. Nul d'entre eux ne présenta l'accusation ni la défense, car ils ignorent les inquiétudes terrestres et le sens que nous attachons aux mots *Bien* et *Mal*. Ce qu'ils connaissent de l'homme ne leur inspire que de la pitié, à cause de la misère où se débat cet être et de l'implacable destin qui le régent.

LE JUGEMENT DES ANGES

Il leur parut que don Juan avait traîné l'ennui de la chair lamentable dont le Seigneur, au premier jour, l'avait revêtu. Ils se dirent que la malédiction qui l'avait opprimé ne lui avait pas laissé un instant de lumière, et que la vie de cet homme, avec ses jouissances détestées, avait été plus déplorable que celle du juste qui offre à Dieu le sacrifice du bonheur, car aux yeux des Anges l'infortune d'un homme est d'autant plus grande qu'il s'est plus éloigné de l'Amour céleste.

Ils prononcèrent que don Juan retournerait au monde, sous un nom nouveau, et trouverait l'expiation dans le désenchantement du crime, jusqu'à ce qu'il rencontrât sur sa route l'Amour divin qui lui apporterait la rédemption.

Et l'ayant ranimé de leur pouvoir spirituel, ils se dissipèrent dans leur propre clarté.





VIII

DON JUAN MAÑARA



cette époque, parut à la Cour de Madrid un personnage mystérieux.

Il se faisait appeler don Juan Mañara y Vincentelo de Leca, et portait d'azur au lion d'or armé et lampassé de gueules, à deux cotices d'or brochant sur les pattes et la queue, avec la devise : SVSTINE VEL ABSTINE. Il ne parlait jamais de son passé ni des emplois qu'il avait tenus. Il semblait avoir beaucoup voyagé et connaissait en Europe un grand

LA LÉGENDE DE DON JUAN

nombre de familles blasonnées; on ne pouvait dire à quel titre.

Les femmes qui avaient aimé don Juan Ténorio découvraient dans le Mañara quelques-uns de ses traits, de ses regards, de ses attitudes; mais il n'en avait, disaient-elles, ni le charme ni la douceur; au contraire, le nouveau venu portait sur le visage une expression cruelle, tous les ravages de la passion. Cependant, comme le Ténorio, il touchait à la quarantaine et se disait de famille sévillane.

Celui que les Anges avaient renvoyé sur la terre ne savait rien de leur jugement. Il croyait avoir vaincu l'enfer, et cette idée le renforçait dans son goût du péché. Il se sentait plus fort que le châtiment, plus fort que le vengeur de pierre que Dieu avait suscité contre lui. Il s'imaginait devoir à sa seule énergie en face de la mort, à son indomptable mépris des lois divines et humaines, cette sorte de seconde existence qui ouvrait à ses crimes une carrière sans obstacles. C'était encore, pensait-il, de sa propre inspiration qu'il avait pris un nom nouveau, afin de poursuivre plus librement, sous ce masque, la série de ses exploits.

A Séville, on racontait tant de fables sur

la nuit fatale et la visite du Commandeur, que personne, si ce n'est le menu peuple, n'y voulait plus croire. C'est à ce moment que naquit, parmi le populaire andalou, le roman du Ténorio et de ses rapports avec le Diable. On disait, entre autres, que le cavalier, se promenant un jour sur le bord du Guadalquivir, héla un passant qui longeait l'autre rive et lui demanda du feu pour allumer son cigare : aussitôt le passant lui tendit le sien par-dessus le fleuve et fit connaître ainsi qu'il était le Diable. Cette histoire et d'autres plus absurdes, comme l'amour infâme du Ténorio pour la statue de la Giralda, montrent ce que peut devenir une grande figure lorsqu'elle est adoptée par les petites gens.

Le Mañara se riait de ces fantaisies de butors. Il avait choisi la vie de courtisan parce qu'il la trouvait plus conforme à son genre d'activité : cette assemblée d'hommes et de femmes élevés dans l'intrigue et la dissipation, portés à l'amour par l'effet de l'oisiveté, lui paraissait le milieu le plus favorable à l'exercice de sa corruption. Sous le couvert d'une politesse excessive et d'une étiquette à écrans, les actions les plus scélérates pouvaient se combiner et se produire sans qu'il y parût. C'était le terrain qu'il fallait à un

LA LÉGENDE DE DON JUAN

homme dont l'inquiétude passionnelle s'exaspérait avec l'âge et qui ne craignait plus rien, sinon la vieillesse et sa déchéance.

Il ne trouvait plus dans l'amour les joies éclatantes qu'il y avait goûtées. La docilité de ses maîtresses, leur nombre, leur diversité, n'apportaient à cet homme excédé de plaisir qu'une sensation toujours plus réduite. Il en était de sa chair comme du gosier d'un alcoolique. Il continuait le geste avec une conscience froide, un examen sans enthousiasme, étranger à lui-même, à ses propres caresses, y assistant comme un spectateur plein d'ennui devant une comédie surannée. La répétition des mêmes aveux, des mêmes promesses, des mêmes mots d'amour, leur enlevait toute signification. Tandis qu'il voyait sourire et se pâmer les femmes auxquelles il murmurait ces choses, il connaissait l'amère déception de l'écrivain, aux heures de lassitude, lorsque les phrases qu'il construit sur la page n'ont plus de résonance dans son cœur. Tant de bouches lui devenaient importunes ; la salive des baisers n'avait plus de goût. La jouissance n'éveillait plus un frisson dans sa chair blasée.

Il en vint à préférer aux satisfactions de l'amour les artifices de la séduction. La pour-

suite d'une femme n'était plus, pour le Mañara, la recherche d'une sensation, mais l'exercice de manœuvres qui n'avaient pas d'autre cause que le tourment de son imagination. Il se dépouilla volontairement de tout ce que la nature lui avait donné de charmes, il renonça à l'audace qui l'avait tant de fois servi, afin qu'on ne pût dire qu'il avait réduit une femme autrement que par ses embûches et les ressources de son esprit mauvais.

[On ne le voyait plus courir à la fois de multiples aventures : il n'en poursuivait qu'une seule et ne la menait à sa conclusion que s'il y trouvait de la résistance, de l'infâmie ou du danger. S'il sentait de l'abandon, de la tendresse, il renonçait le plus souvent à son ouvrage : il ne s'accordait ce genre d'épisodes que s'il y voyait le moyen d'exercer sur un pauvre être en fleurs son inclémence de maudit.

Quand il avait longuement choisi une victime qui lui offrait tous les obstacles de l'innocence ou du haut rang, de la vertu ou de l'expérience, il ne l'attaquait pas tout de suite. Il établissait par un calcul patient un plan de conquête, il mettait à le développer jusqu'aux moindres détails toute la péné-

tration de son esprit. La connaissance qu'il avait des femmes, de leurs faiblesses, des prétextes qu'elles se donnent à elles-mêmes quand elles sont une fois décidées à faire taire leur conscience au profit de leur bonheur, lui permettait de nouer ses réseaux avec une logique si rigoureuse qu'il en enveloppait sa proie sans lui laisser d'issue. Il les captait avec une cruauté sournoise et des raffinements de malice sous l'aspect câlin de l'adoration. Quand elles venaient à penser quel était cet homme et qu'il fallait se l'arracher du cœur et de la peau, elles se trouvaient si étroitement liées à lui par leurs actes, leurs paroles et les préjugés de leur monde, qu'il n'était plus possible qu'elles se libérassent. Leur étonnement de se voir captives servait au Mañara à les réduire aux pires soumissions. La honte de se trouver asservies, le respect d'une force qui les gouvernait, le sentiment d'une fatalité qui ployait leur nuque sous d'âpres caresses, les délices qu'elles y trouvaient malgré la révolte de leur fierté, les conduisaient à souffrir toutes choses de la part de cet homme qu'elles adoraient avec rancune et admiraient de les avoir matées.

Pour lui, ce n'était pas une affaire de sen-

timent ou de plaisir, mais seulement d'amour-propre. Il jouait cet assaut comme un conquérant cherche gloire devant une ville sans intérêt stratégique. S'il s'obstinait à vouloir vaincre une femme qui lui résistait, ce n'était point qu'elle en multipliât le désir qu'il pouvait avoir d'elle, mais uniquement que son orgueil de séducteur se trouvait engagé. Il avait coutume de dire que l'envie qu'il avait d'une femme n'allait pas plus loin que la chemise, voulant signifier par là qu'il était assez content de lui voir perdre sa pudeur, pour ne lui demander rien de plus. Il en vint même quelquefois, satisfait de les avoir conduites à se mettre nues dans son lit, à se désintéresser de la caresse qu'elles lui offraient, parce que son amour-propre avait trouvé son compte dans leur seul abandon.

Quant aux aventures que nous ont contées les écrivains — le viol d'une vieille fille ramassée au hasard dans une ruelle populaire, l'incendie d'un couvent de nonnes, la maîtresse qui se joue aux dés sur une table de cabaret, la campagne de Flandre et les amours sanglantes dans les villes investies — elles ne sont que l'image grossière, dessinée par des esprits superficiels, de ce démon du crime qui possédait le Mañara.

LA LÉGENDE DE DON JUAN

Ses maléfices étaient d'une nature moins violente et plus subtile : ils ne se manifestaient point par le fer et le feu ; ils venaient d'une imagination surexcitée par l'ennui des sens ; les voluptés qu'ils provoquaient n'étaient presque plus que cérébrales.

Il se rappelait maintenant un épisode de son enfance. C'était l'histoire du cygne... Le bel oiseau vivait sur l'étang de Còria del Rio, parmi les nénuphars et les lotus. Sa blancheur immaculée, sa libre allure dans son domaine d'eaux et de plantes, les mouvements flexibles de son col qui avait la grâce d'un bras de femme, attiraient sur les rives l'enfant jaloux, à poursuivre la bête pour la capturer : il ne savait pourquoi : sans doute parce qu'elle était douce, belle et blanche comme une jeune fille...

Il l'avait traquée, un jour, dans un angle de muraille et l'avait saisie par le cou. Elle se débattait avec force ; ses grandes ailes frappaient Juan avec une telle violence qu'il tomba tout meurtri, mais sans desserrer les poings. Renversé contre le cygne, il sentait les pattes lui racler la poitrine et les cuisses. Il se cramponnait au long col houleux et ne cessait pas de serrer les doigts. Quand il sentit la bête mollir, il entr'ouvrit les mains

et lui laissa reprendre un peu de vie. L'oiseau palpitait ; ses ailes étaient secouées par de brusques sursauts : dès qu'il recommençait à se débattre, Juan fermait les poings. Puis il le lâchait à demi, en surveillant les moindres efforts de la bête. Il s'amusait à prolonger son agonie ; elle fut si longue que la nuit vint ; et ce n'est que fort tard que l'on retrouva l'enfant évanoui sur le cadavre du cygne.

C'est ainsi qu'il faisait des femmes, aujourd'hui. Il ne se hâtait point de les pousser vers la chute : il préférerait délecter à loisir l'agonie de leur pudeur, surveiller minute par minute le conflit qui les déchirait.

Il se trouvait dans cette action pourvu des armes les plus minutieuses. Le mensonge avait mis dans cette âme virile toutes les dissimulations que la nature donne aux femmes pour protéger leur faiblesse ; par une singulière transposition, cet homme si masculin n'avait qu'à regarder en lui-même pour y découvrir les secrets les plus fermés du cœur féminin : c'était un livre aux pages écornées dont il connaissait tous les alinéas. Il n'avait qu'à se consulter pour savoir exactement ce qui émeut la sensibilité des femmes, ce qui trouble leur volonté, ce qui énerve peu à peu leur résistance jusqu'à les

LA LÉGENDE DE DON JUAN

faire défaillir. Son passe-temps sans plaisir était de jouer de leurs émois, de les porter où il voulait, de les transformer à son gré, de les balancer capricieusement entre l'ardeur et l'affliction. Il avait l'art non seulement de pénétrer les sentiments qu'elles cherchaient à dissimuler, mais de leur faire découvrir ceux qu'elles ignoraient encore. Il agissait sur leur conscience comme un directeur spirituel : sa casuistique les menait au péché, comme celle des prêtres au salut.

Le destin qui l'avait porté toute sa vie à user des paroles et des physionomies de l'amour sans l'avoir jamais éprouvé, avait fait de Juan un acteur consommé, dans le geste, l'intonation, l'attitude. Il savait tout ce qui porte sur le spectateur chaleureux que l'amour nous donne ; il avait des accents, des regards, plus pénétrants que ceux de la passion véritable, parce que l'art, comme l'a dit un grand poète tourmenté, peut corriger et embellir la nature.

Il connaissait le moment de chaque chose ; il savait être, quand il le fallait, tendre ou enflammé, violent ou câlin, timide comme un adolescent, vicieux comme une jeune fille, entreprenant comme un goujat d'armée. Il ne perdait pas un instant le contrôle qu'il

avait sur lui-même et sur l'esprit démâté de sa victime : il observait avec une froideur expérimentale ses moindres inquiétudes, ses craintes, ses relâchements ; comme un joueur d'échecs, il poussait les pièces de son jeu d'après les fautes de son adversaire. Et lorsqu'il sentait qu'il en devenait le maître, il se retrouvait le tueur de cygnes.

Sans lâcher la femme qui mollissait dans ses mains cruelles, il la délivrait un peu. Il avait l'air de s'en détacher, pour la voir, saisie d'angoisse, se précipiter vers lui. Il lui parlait alors de renoncement, de ses devoirs vis-à-vis d'elle-même et du monde, il lui montrait toute l'étendue de sa faute prochaine et lui faisait comprendre qu'il était temps encore de se racheter. S'il la voyait fléchir et tourner les yeux vers sa vertu encore intacte, il la rattrapait aussitôt par ses paroles feintes, ses transports simulés. Il ne voulait pas qu'elle se donnât dans une ivresse inconsciente, il la voulait à lui dans la pleine connaissance du mal qu'elle faisait, éveiller en elle assez de remords pour que son abandon fût empoisonné de tristesse. Lorsqu'enfin, après cette longue agonie du cygne, don Juan en avait raison, il lui dévoilait en ricanant la comédie dont il l'avait dupée.

LA LÉGENDE DE DON JUAN

Ah ! lui aussi portait sa peine ! car il ne trouvait qu'amertume dans ce jeu terrible. La malédiction frappait et refrappait cet homme qui ne pouvait rencontrer le bonheur sur la double route, ni dans l'amour, ni dans le crime !

Il s'attardait quelquefois à songer à don Juan Ténorio. Il se revoyait avec une ironie désabusée, la plume au chapeau, sur les avenues de l'amour, le rire aux lèvres, poursuivant dans la gaîté ses conquêtes féminines, trouvant de la joie dans les complications de sa perversité. C'était, vraiment, jeu délicieux de multiplier ses maîtresses, de les tromper toutes à la fois, promener de bouche en bouche le goût et le parfum des autres ! On enlevait l'épouse au mari, le vierge à sa mère, sa fiancée chrétienne au bon Dieu ! Les alcôves étaient pleines de soupirs et de cris de triomphe ! L'homme insurgé contre le Ciel trouvait dans sa révolte une énorme jubilation !...

Le Mañara ne connaissait plus rien de tout cela. Un implacable destin le forçait au pourchas des femmes, et il les possédait avec dégoût. Les tortures morales qu'il infligeait à ses victimes ne le rassasiaient même pas... Le cœur aride, la chair désenchantée,

DON JUAN MANARA

et le monde fastidieux de la pensée !... Le Mal lui-même n'avait plus de saveur. Le désespoir et le néant étaient au bout de toutes les routes.





IX

LAURA DE SALAZAR



AURA de Salazar n'avait fait que paraître à la Cour pour y être présentée à la Reine, comme il était d'usage lorsqu'une fille de gentilhomme atteignait l'âge de quinze ans. On y avait remarqué

son étrange beauté blonde, son air de femme, la maturité de ses épaules et de son cou. Mais elle avait regagné si vite sa retraite, au château de Colluerdo, qu'on avait oublié presque aussitôt cette jeune fille dont le nom ne se trouvait mêlé ni aux intrigues, ni aux scandales.

LA LÉGENDE DE DON JUAN

Son père, don Pedro, était une manière de misanthrope qui vivait retiré dans ses terres, entre ses livres et ses chiens. Il s'était fait aménager le donjon du castel : on y voyait d'étage en étage, qui communiquaient entre eux par un escalier de pierre en spirale, un chenil pour les bêtes, une salle d'armes, une chambre de repos avec un retraits pour un seul domestique, et dans la chambre de ronde, sous le couvert de la tour, la librairie de l'hidalgo, qui était pleine de livres depuis le carrelage jusqu'à la voûte. Il y passait tout le jour et la plus grande partie de la nuit à compulser des traités de philosophie et de mathématique, dans la société de ses chiens qui dormaient à ses pieds ou se poursuivaient entre les segments et les mappemondes.

Sa femme était morte en donnant le jour à Laura. Il ne voyait sa fille qu'aux heures des repas qu'il prenait en sa compagnie, avec Casimira, la duègne, car il méprisait les idées de caste, comme étant contraires à l'esprit philosophique.

Après avoir dit le benedicite et s'être informé courtoisement de la santé des dames, il ne prononçait plus une parole et mangeait du bout des lèvres, en cherchant des yeux, sur la muraille, les chiffres et les paraboles

de son dernier problème. Puis il saluait en cérémonie sa fille et la camériste, rassemblait ses chiens qui jouaient dans la cour d'honneur, et rentrait dans son ermitage.

Le Mañara, qui s'était informé longuement de ses manières de vivre et des usages de la maison, se présenta comme licencié de Salamanque, docteur en philosophie logique et morale, attiré à Colluerdo par la réputation du châtelain, et qui venait s'instruire auprès de lui sur quelques points de métaphysique que ses faibles lumières n'avaient pu éclaircir.

Le misanthrope l'accueillit avec humeur, protestant de son ignorance, et déclarant enfin, avec une franchise toute cynique, qu'il n'était pas disposé à abandonner à des inconnus le fruit de ses travaux. Don Juan avait prévu la rebuffade ; il l'essuya sans broncher et sut mettre dans sa réponse assez de soumission et de flatterie ingénieuse pour amener le solitaire à lui montrer de la bienveillance, car les hommes ne sont jamais si philosophes qu'ils ne gardent une bonne part de leur vanité naturelle.

Ce ne fut pas sans appréhension que don Juan aborda des problèmes dont il ne savait rien deux mois plus tôt et qu'il n'avait envi-

sagés que pour s'introduire à Colluerdo. Mais s'il ignorait les méandres de la dialectique, il connaissait à merveille ceux de l'esprit humain. Il se contenta de faire quelques objections sur de menus détails qui n'engageaient point sa faiblesse en la matière, et s'attacha surtout à écouter en silence, avec une mimique d'approbation; car pour donner aux gens instruits la meilleure opinion de notre savoir, il suffit de les laisser parler de ce qu'ils savent.

Il fit si bien que don Pedro le retint chez lui, pour faire participer ce disciple à ses travaux, tout le temps qu'il voudrait : il lui fit donner un logement dans le château, une place à sa table, et dès le dîner, présentait à sa fille don Juan Soltraos, docteur de Salamanque.

Le repas fut moins morne que d'habitude. Don Juan se montra plein de réserve à l'égard de la jeune fille et sut ensorceler la camériste qu'il traita en demoiselle. Don Pedro, devenu loquace depuis qu'il avait un convive qui l'admirait, développa entre les services une théodicée de son invention. Le docteur eut le souci, en faveur des dames, de relever les postulats de quelques mots d'esprit et d'historiettes bien contées. Quand

ils rentrèrent dans la tour, les deux philosophes étaient les meilleurs amis du monde, et don Pedro semblait décidé à ne plus jurer que par don Juan Soltraos.

Celui-ci, pendant les jours qui suivirent, mit souvent le débat sur l'éducation des jeunes gens. Il était, disait-il, fort épris de pédagogie et avait écrit une thèse in-folio sur le traité d'Aristote relatif à cette science.

Don Pedro blâma les préjugés de sa classe en ces matières : on faisait des jeunes hommes ces illettrés stupides qui ne savent rien que manier l'épée et le cheval ; quant aux jeunes filles, on croyait avoir assez fait pour leur esprit quand on leur avait appris à saluer, danser et toucher du luth ; il fallait, déclarait-il, cultiver leur intelligence, leur enseigner toutes les branches de la philosophie. Il citait Aspasia, Cléa, Pasithée, la fille de Periander... Il s'excusait de n'avoir point appliqué ces principes à doña Laura, sur ce que ses travaux l'absorbaient tout entier, et sur la contention de son caractère.

Don Juan lui laissa découvrir qu'un docteur de Salamanque ferait un excellent pédagogue ; il l'amena doucement à lui proposer de prendre en main l'éducation de Laura. Le licencié déclina cet honneur avec beau-

coup de politesses, en invoquant l'étrangeté d'une pareille innovation dans un pays comme l'Espagne où l'éducation des femmes se ressentait encore de l'influence moresque. Don Pedro s'entêta : il fit un long discours sur les abus de la coutume dont il démontra par une multitude d'exemples la parfaite inanité ; il conclut en suppliant son ami de ne pas s'importuner des opinions d'un monde dont il n'avait, lui Salazar, nul souci. Au nom de l'indépendance philosophique, il parvint à convaincre le docteur. Il fut convenu que don Juan occuperait ses matinées avec son maître, dans la librairie, et ses après-midi à l'instruction de doña Laura.

Il ne tarda pas à reconnaître l'entière innocence de son élève. Elle ne savait de l'amour que ce qu'elle en avait lu dans les poètes, et le considérait comme une exaltation lyrique qui n'avait rien d'autre que les paroles pour s'exprimer. Cependant, le caractère sensuel de toute sa personne, de ses yeux, de sa bouche, ses attitudes rompues, la nonchalance de ses gestes, un certain rire qu'elle avait en montrant les gencives et qui tenait du roucoulement, le goût des parfums et des fourrures, d'étranges alanguissements aux périodes de sa féminité, montraient à don

Juan qu'elle devait avoir un jour des connaissances plus étendues et l'art de les mettre en valeur.

Il songeait à les développer à son profit lorsqu'il découvrit que le cœur de Laura n'était pas libre.

Il venait quelquefois au château un jeune homme de seize ans, Euralio de Bassan, de la famille de ce Leandro qui connut tant de gloire et de si grandes infortunes. Euralio n'avait de son ancêtre ni la vigueur de tempérament ni l'audace juvénile. C'était un garçon bien fait, d'une élégance recherchée, avec un air de fille, des grâces mièvres. Elevé par sa mère, loin de la Cour et de ses corruptions, il semblait aussi ingénu que Laura elle-même. Cette ignorance, qui aurait pu les laisser indifférents l'un à l'autre, par faute de connaître les plaisirs qu'ils détenaient, les unissait plus étroitement, dans l'inconscience d'un mystère dont ils ne pouvaient pressentir les délices. Ils s'aimaient avec un abandon d'autant plus entier qu'ils n'en savaient ni l'origine ni la fin. Il leur apparaissait que l'amour n'était pas autre chose que le bonheur de se rencontrer le plus souvent possible, de se parler en secret, de s'effleurer du bout des doigts, de penser for-

tement l'un à l'autre quand ils étaient séparés.

Ce jeu d'enfants n'était pas fait pour inquiéter un homme aussi résolu que le Mañara. Il ne dépendait que de lui d'écarter ce rival puéril, soit pour le supplanter auprès de Laura, soit pour le seul plaisir de saccager cet amour printanier. Sans doute avait-il d'autres pensées, car on le vit s'attacher l'un et l'autre des jeunes gens par cette séduction qui lui était quasi naturelle et qui savait prendre toutes les formes, même celle de l'amitié.

Euralio, avec l'élan spontané de son âge, s'était consacré au Soltraos et l'avait choisi pour son confident : c'était à don Juan qu'il racontait son inclination pour Laura, leurs rencontres, leurs menus secrets ; il lui faisait lire les billets qu'ils échangeaient en les déposant dans l'urne d'une statue : ce n'était que mignardises, propos naïfs, images surfaites, tout le vocabulaire de la romance et du madrigal. Le Mañara, qui avait connu une puberté plus silencieuse et plus âpre, s'étonnait de tant de candeur mais ne faisait rien pour la dissiper. Il semblait, à l'entendre, que l'amour n'eût point d'autre forme et que ce fût une extase d'anges où rien de la chair n'eût sa fonction. Et l'on voyait cet homme

que dévorait un enfer intérieur sourire doucement aux bleuettes et aux fadaïses que lui rapportait son jeune ami.

Il n'en était pas de même pour Laura. Ses occupations auprès d'elle lui permettaient de l'instruire sur bien des choses qui n'étaient pas seulement de la philosophie. Il lui paraissait que le tempérament de cette fillette offrait les meilleures promesses et devait être cultivé. Il s'occupa, au milieu des enseignements que don Pedro attendait de lui, d'éclairer peu à peu son élève sur ses destinées et sur l'usage qu'elle pouvait faire du corps charmant que la nature et Dieu lui avaient donné.

Parce qu'il sentait bien que cette révélation le mettait en danger de tout perdre, parce qu'il préférait, peut être, infuse avec lenteur le venin qu'il préparait, il laissa la vierge deviner par elle-même, à travers des réticences et de fausses pudeurs, ce qu'il ne voulait pas lui dire. Elle, de son côté, n'osait montrer son attente, encore moins interroger son maître ; mais leurs propos se dirigeaient insensiblement vers le but qu'ils cherchaient l'un et l'autre. A l'occasion d'un axiome, d'un raisonnement, de tout ce qui semblait ne devoir jamais conduire un philosophe et

son élève sur les chemins de la licence, ils se retrouvaient sur ces terres interdites et mettaient tout en œuvre pour ne pas trahir leur contentement. C'était un monde d'allusions, de mystères, de restrictions, des histoires sans importance, qui n'avaient pas de fin mais qui laissaient les nerfs tendus et l'imagination dérégulée, de longs silences où sonnait tout à coup le rire inquiet de la jeune fille, car ces vagues entrevues de l'univers sensuel la remplissaient en même temps de volupté et d'effroi.

Don Juan trouvait à corrompre cette âme innocente une satisfaction qu'il n'avait plus connue depuis longtemps. On aurait pu croire qu'il travaillait pour son propre compte, avec une méthode toujours plus raffinée et plus perverse, qu'il s'amusait à faire languir ses convoitises pour distraire son ennui. Il n'en était rien. C'était vers Euralio qu'il dirigeait les appétits et les curiosités qu'il éveillait si prudemment dans la chair de Laura. Lorsqu'il parlait de l'homme, dans ses révélations clandestines, c'était d'Euralio qu'il s'agissait. Lorsqu'il évoquait à mots couverts le ravissement des étreintes, il semblait qu'il n'y eût au monde qu'Euralio pour s'unir à Laura, les baisers d'Euralio pour se répandre

sur elle. L'amour dont les rêts insidieux se nouaient autour de la jeune fille, semblait devoir, par les artifices patients du Mañara, la livrer à l'amant puéril qu'elle s'était choisi.

Il n'avait rien perdu de son ingénuité et continuait à faire part à don Juan de tout ce qui se passait dans leurs rendez-vous. Celui-ci pouvait, de cette manière, confronter les états d'esprit du couple et vérifier les résultats de sa tactique.

Euralio se plaignait de changements dans les dispositions de la jeune fille : elle n'avait pas cessé de l'aimer, certes non ! elle le lui affirmait à chacune de leurs rencontres, et avec plus de flamme qu'auparavant ! mais elle était devenue grave, souvent silencieuse, et quand elle parlait, c'était avec une mélancolie qu'il ne lui avait jamais connue. Elle semblait, certains jours, avoir peur de se trouver seule avec lui, et d'autres fois, ne pouvoir se décider à le quitter. Il s'attristait de ne plus la voir riieuse, car il était encore assez enfant pour ne voir dans l'amour qu'un jeu perfectionné.

— Elle ne répond plus à mes lettres, disait-il. Elle m'a dit que c'était inutile, qu'il valait mieux se dire ce que nous écrivions.

Mais on ne peut pas, mon grand ami, dire les choses comme on les écrit.

— C'est vous, Euralio, répondait don Juan, qui êtes dans le vrai. L'amour exige de ces petits soins, de ces marques d'affection. On n'exprime jamais ses sentiments avec assez de poésie. Pour le reste, soyez sans inquiétude. Laura vous aime comme elle vous l'a dit. Tout ce que vous me racontez n'est que caprices pour mettre votre tendresse à l'épreuve. Continuez à la servir...

Entre temps, quand il travaillait avec don Pedro, il se consacrait à l'étude des moralistes et composait un florilège de leurs principales maximes. Il ne se lassait pas d'admirer l'amour-propre de ces écrivains qui se mettent en marge de la vie et s'autorisent à juger des passions des autres et à les condamner. Il fallait qu'ils fussent d'une vertu bien haute, ou d'une complaisance aveugle à l'égard de leurs misères personnelles. Et don Juan riait de la sottise de ces gens à vouloir que l'homme soit juste dans ses actes et généreux dans ses intentions.

Maintenant qu'il s'était rendu Laura complice par une sorte de consentement muet, le Mañara n'avait plus rien de son ancienne réserve auprès de la jeune fille.

Pour la gangréner jusqu'à l'âme, il voulait que cette vierge eût plus de connaissances qu'une prostituée. Presque toutes leurs heures d'étude se passaient à parler de l'amour, de ses ébats, de la manière dont un couple jeune devait le comprendre. Don Juan citait en exemple des aventures de sa vie, qu'il attribuait à un ami ; il passait rapidement sur les circonstances anecdotiques mais s'attachait à dépeindre dans leur menu détail les péripéties de la chute et la consommation de l'acte. Laura se penchait vers lui pour écouter, les yeux brillants, les lèvres sèches, avec de profonds soupirs qui lui secouaient la poitrine. Il célébrait ensuite le charme et la jeunesse d'Euralio ; il reprochait doucement à son élève de perdre à des enfantillages les plus belles années de sa vie, car la femme, disait-il avec une ironie couverte, ne s'embarque jamais assez tôt pour Cythère.

En parlant, il prenait avec elle certaines privautés qu'il autorisait de ses sentiments paternels ; la petite ne pouvait avoir d'autre pensée vis-à-vis d'un homme qui ne demandait jamais rien pour lui-même et semblait ne se dévouer qu'au bonheur d'Euralio. C'est ainsi que devant la table où sommeillaient les vaines doctrines des philosophes, assis

LA LÉGENDE DE DON JUAN

à côté de la jeune fille, il pouvait lui prendre le bras, lui tâter la hanche ou la cuisse, se pencher dans son cou pour lui parler. Les parfums qu'elle portait, la fraîcheur de sa nuque, menaient presque au baiser les lèvres du Mañara : mais depuis longtemps il avait appris à se vaincre, et il se contentait d'évoquer de subtiles caresses tout près de cette peau virginale.

Quand les jeunes gens se retrouvaient seul à seul, Laura se souvenait des propos de son maître. Elle se tournait vers Euralio avec les mêmes yeux, avec les mêmes lèvres, avec le même tremblement qu'elle avait en écoutant le Mañara. Elle attendait que le jeune homme prononçât les mots du miracle éternel, qu'il la prît dans ses bras, comme l'ami du Soltraos avec doña Béatriz, une main serrant la taille, l'autre enfermant les contours d'un sein dont la pointe durcirait sous les doigts. Elle était prête à lui donner sa bouche, sa langue, toutes les parties cachées de son corps, avec des cris et des balbutiements, ainsi que l'avait fait Maria de La Palma. Mais Euralio n'avait pas l'air de comprendre, et l'appelant : ma petite fleur de grenade, lui baisait quelquefois la paume ou le poignet.

— Euralio, faisait-elle d'une voix étouffée, nous ne savons rien de l'amour, peut-être...

— Nous en savons toutes choses, ma Laura. Don Juan Soltraos me l'a dit.

Elle aurait voulu mordre les belles lèvres, lisses et charnues comme un fruit.

— Euralio ne veut pas de moi, disait-elle au Mañara, il ne veut pas comprendre... Et pourtant, je l'aime, don Juan, je l'aime comme vous voulez qu'on aime, je n'ai plus de force, je ne suis plus rien que son amour.

— Il vous respecte trop, Laura, lui répondait le Mañara en relevant les boucles des cheveux blonds. C'est un véritable hidalgo, soucieux de l'honneur de sa dame...

Elle riait en ouvrant tout grands ses yeux troublés.

— C'est à cette heure, continuait-il, qu'il faut faire comme doña Matîldé, laquelle aimait un de mes bons amis...

C'était l'histoire d'une quelconque qui lui avait envoyé par sa camériste les clés de sa maison et de sa chambre...

— Et s'il ne vient pas?

— Il viendra, petite. Je me charge de vous l'envoyer. J'ai la confiance d'Euralio comme vous avez la mienne, Laura. Quand voulez-vous qu'il vienne?

LA LÉGENDE DE DON JUAN

Elle rougissait à peine :

— Cette nuit... Je ne veux plus attendre... L'amour fait trop mal... J'aime Euralio, don Juan : est-ce un mal d'être à lui?... Je vous donnerai ces clés... Dites-lui que je l'attends. Faites-lui comprendre...

— Je sais, Laura... Ne sommes-nous pas frère et sœur dans l'amour ?

Ils étaient tout près l'un de l'autre. Elle le regardait de ses yeux luisants, comme naguères, lorsqu'il l'initiait à demi-mots.

— Que faut-il faire ?

— Les cheveux dénoués, murmurait-il tout près de son oreille, nue sous la robe, les bas serrés au-dessus du genou, les aisselles rasées, comme aussi plus bas, qu'il trouve la chair nette et polie comme le marbre... A demain, Laura...



Voilà plus de vingt fois qu'elle est allé coller son oreille à la porte pour épier la venue d'Euralio.

Quelle est son attente ? elle ne le sait. L'esprit de don Juan la possède comme une influence démoniaque, ne lui laisse plus

rien de ses propres pensées. Le désir qui la brûle ne lui appartient pas plus que le reste. Une curiosité vicieuse éveillée par le Mañara refoule ses instincts de vierge et la peur de sa chair, car il ne lui a rien épargné dans ses leçons équivoques, et elle sait que la première caresse est une blessure. Elle l'attend comme une chose condamnée, à la fois terrible et délicieuse. L'obsession que son maître a provoquée dans son esprit novice exagère la violence de la douleur et du spasme promis. Elle en ressent la double atteinte ; debout contre la porte, les mains dans les aines, elle gémit doucement en appelant Euralio.

La chambre est toute blanche, fort vaste et haute de plafond, avec un carrelage de faïence coloriée, des fenêtres sans rideaux. Le lit étroit porte à son baldaquin des custodes rouges relevés en poire aux quatre angles ; dans la ruelle, une Vierge peinte, à couronne ciselée, tient un Niño entre ses bras. Comme chaque soir, la camériste a entr'ouvert la courtepointe sur les draps blancs, et l'on voit le petit oreiller de satin avec un volant de dentelle à godets. Il y a sur une étagère tout un rang de poupées en costumes défraîchis.

Elle s'est ornée longuement, minutieuse-

ment, comme l'a dit le Soltraos qui sait mieux que personne par quels artifices de beauté une femme éperonne le désir du mâle. Nue devant son miroir, dans la chambre froide, elle s'est frottée d'essences, elle s'est épilée soigneusement, avec de grands frissons lorsque ses doigts en s'égarant frôlaient ses ardeurs à vif. Sur son beau corps, mince et lisse comme une épée, elle a revêtu une robe sans paniers mais alourdie de volants et de falbalas, en sorte qu'à chaque pas qu'elle fait dans la chambre les étoffes blanches se gonflent autour d'elle. Avec ses cheveux dénoués et la mantille qui les enveloppe, elle a vraiment l'air d'une fiancée. Mais lorsque l'esprit du Mañara travaille dans sa chair, elle s'arrête devant son miroir et regarde ses jambes gainées de soie qu'elle découvre impudiquement.

— Euralio, soupire-t-elle, Euralio ! tu ne viens pas...

Elle laisse retomber sa robe et va, se traînant, vers la fenêtre qu'elle entr'ouvre pour se rafraîchir la peau. Il tombe une petite pluie froide que le vent, par courtes rafales, pousse contre les carreaux... Il lui semble que des pas sonnent sur la route... Elle referme la fenêtre et reste debout au milieu

de la chambre, égarée, la tête bourdonnante.

— Euralio !... Euralio !...

La Vierge peinte courbe le front sous sa couronne d'orfèvrerie. La jeune fille déroule les custodes, au fond de la ruelle, et tire les rideaux devant l'image.

On frappe à la porte, à coups menus, comme du chaton d'une bague contre le bois.

Euralio !... Pourquoi n'entre-t-il pas ?

— Ouvrez, Laura : c'est moi, don Juan Soltraos.

Il est couvert d'un manteau de cuir et tient dans la main son feutre ruisselant de pluie. La porte retombée derrière lui, il jette sur un coffre son manteau et son chapeau.

— Euralio m'envoie s'excuser auprès de vous...

— Il ne viendra pas ?

— Il viendra dans une heure. Quel homme refuserait une pareille félicité ? Ce n'est pas, cependant, qu'il ait parfaitement compris ce que vous attendez de lui. Il se figure un rendez-vous comme les autres. C'est à vous, ma charmante élève, à le mettre dans le bon chemin. Et je ne doute pas qu'il ne le trouve...

— Don Juan, ayez pitié de moi, je n'ai plus de courage.

LA LÉGENDE DE DON JUAN

Elle est aussi pâle que sa robe et sa mantille, elle cherche d'un geste vacillant un siège pour s'y appuyer. Le Mañara la soutient fraternellement et l'assied sur le lit dont les rideaux pourpres encadrent cette figure nuptiale.

— Allons, ma Laura, dit-il en lui prenant les mains, pensez au bonheur qu'Euralio vous apporte. Il viendra tout à l'heure, il prendra votre bouche entre ses lèvres, il laissera ses mains errer sur votre robe, jusqu'à ce que le désir lui enseigne que votre corps, sous les volants, attend d'autres caresses...

— Taisez-vous, Soltraos, balbutie-t-elle en portant les mains à ses joues. Le désir me brise... Qu'il vienne, oh ! qu'il vienne !

— Je suis fier de vous, Laura ; vous voici telle que je vous ai créée, vraie fille de mon esprit, parfaite œuvre de chair. Celui qui doit vous posséder connaîtra le plaisir double d'une innocence mêlée à tant de luxure.

— Suis-je assez belle ainsi ?

— Vous l'êtes sans ornements et telle que je vous vois tous les jours ; ce soir, infiniment désirable... pour tout autre que le bel amant naïf qu'Amour vous a donné.

— Vous croyez, don Juan ? Aura-t-il peur de moi ?

— Non, parce qu'il vous trouvera plus capiteuse encore. Il y a dans votre toilette quelques pudicités que vous y avez mises malgré vous, certes, fort séduisantes pour un homme d'expérience, mais obstacle pour un débutant. On ne voit pas assez la cheville — il regarde le pied dans sa mule de velours, bien cambré sur le haut talon — Le fichu cache par trop les épaules et la gorge. Ce serait mieux ainsi...

Et continuant à formuler ses conseils d'entremetteuse, il dégage les épaules jusqu'au milieu du bras, dégrafe le corsage et fait paraître les petits seins dont les pointes d'un rose mauvi reposent contre l'étoffe. Laura se laisse faire. Le désir l'éreinte et abat sa volonté sous la poigne de cet homme qui la conduit vers Euralio, vers l'étreinte, vers l'assouvissement de sa chair hébétée.

— Ils sont faits pour émerveiller ses lèvres ; il vous faut donc les montrer, Laura, qu'il les baise, les touche sans crainte et les prenne dans ses mains.

Le tétin luit entre ses doigts comme la pierrerie d'un anneau. La vierge sent la gorge frissonner, durcir sous la paume qui l'emprisonne. Elle ne sait plus d'où lui vient cette caresse.

LA LÉGENDE DE DON JUAN

— Que vos cheveux aient un faux air de désordre, ma Laura. Rien ne doit plaire à Euralio comme cet abandon de vos belles boucles...

La main qui les effleure communique à tout le corps de Laura de grandes ondes de volupté.

— Avez-vous suivi tous mes conseils?

— Oui, tous, oui, tous, bégaye la jeune fille.

— Il faut que le bas soit bien tiré pour que la jambe garde son galbe... La jarretière, au-dessus du genou, coupe la cuisse d'une ligne dépravée... Le rouge dans le blanc aurait mieux fait que le bleu... Tu es nette, Laura, ton ventre a vraiment l'air de celui d'une petite fille. Je les aime mieux comme cela...

Il la tient renversée.

— Euralio ! gémit l'enfant ; Euralio ! je t'aime !

Puis un cri de biche ; et l'homme et la femme cherchent le plaisir.

.

Don Juan s'était redressé :

— Tiens ! cria-t-il en rabattant les jupes, tu ne vaux pas mieux que les autres ! Ton corps est aussi banal que celui d'une putain !

Par Satan ! le sexe de cette fille me dégoûte de moi-même et des autres !

— Soltraos ! balbutia Laura, Soltraos ! c'est vous !

— Je ne suis pas Soltraos ! je suis don Juan Mañara ! don Juan Ténorio ! don Juan le Burlador ! qui trompe toutes les femmes, couche avec les vierges pour le plaisir de les pourrir et de les faire saigner ! Par l'enfer ! catin fille de catin ! tes jupes sont pleines de sang et tu portes le signe du Démon !

A ce moment, la porte s'ouvrit. Euralio demeurait dans le cadre, hésitant, une rose entre les doigts.

— Euralio, mon amour ! cria Laura en s'abattant sur le sol.

Le Mañara prit son manteau, son feutre dont il salua longuement le jeune homme, à la manière ironique des courtisans qui triomphent d'un adversaire. Et, passant devant lui :

— Madame se trouve mal... Bonne nuit, Euralio...





X

L'HOMME DE DIEU



l'aube, fuyant la demeure de Pedro de Salazar où il laissait une fille en pleurs et qui lavait son jupon dans sa cuvette, don Juan marchait parmi les labours gluants et les ormaies de

Colluerdo.

Un vent terrible tombait de la Guadarama et poussait la pluie devant lui avec une telle violence qu'elle ne semblait pas descendre des nuées mais glisser à travers le paysage ; elle frappait en plein, sous son

LA LÉGENDE DE DON JUAN

feutre, le visage du Mañara, claquait sur son manteau de cuir qu'il tenait ramassé contre sa poitrine. Les convulsions de la tempête, les clameurs de l'air à ses oreilles, lui communiquaient une sorte d'ivresse abrutie qui le faisait trébucher à chaque instant. Quelquefois, au milieu des tourbillons de la pluie et des rumeurs de la tourmente, il perdait contact avec le monde, semblait dans un vertige impétueux, comme si la rage de ses passions s'ajoutait à la véhémence de la bourrasque.

Il sortait d'un bois, lorsqu'une rafale plus furieuse que les autres le renversa sur le sol. Il entendit craquer les arbres, les branches gémir comme des fouets. Puis un coup de tonnerre éclata si près de lui qu'il se releva, les poings serrés, bravant la menace du Ciel...

Un homme, à ses côtés, le front bas, l'échine tendue, s'arc-boutait contre la tempête. On ne voyait de sa personne qu'une longue barbe blanche que les bourrasques plaquaient sur sa poitrine. Elles rabattaient autour de sa tête les bords de son chapeau de poils. Bien qu'il retînt de ses deux mains noueuses les plis d'un vieux manteau qui lui descendait jusqu'aux talons, on apercevait par instant une jupe de drap vert, à la

florentine, qui lui tombait jusqu'aux genoux sur des braies de toile comme en portaient alors les gouvats des armées. Chose étrange, bien qu'il fût au milieu des labours et semblât continuer une longue marche, il n'avait pas une tache de boue sur les souliers.

Tout cela, don Juan ne le vit pas tout de suite : il avait repris sa course au côté du passant, entraîné vers cet homme par une sympathie si aiguë qu'il en oubliait la tempête, les larmes de Laura sanglante et les dangers qui le menaçaient.

— Arrête ! cria-t-il entre deux rafales.

L'homme se retourna sans répondre et secoua la tête. Don Juan découvrit une face de vieillard, au nez busqué, aux yeux fiévreux, parmi la broussaille de la barbe, de la moustache et des sourcils ; elle était marquée d'une expression dont on ne pouvait dire qu'elle fût de l'effroi, de la révolte ou du désespoir. Mais don Juan reconnut en elle une détresse pareille à la sienne ; et il continua de marcher contre le vent, près de cet inconnu qui s'avavançait d'une allure obstinée, avec une vigueur qu'on n'eût pas attendue de sa caducité.

— Arrête ! cria-t-il encore, car le vent redoublait de violence.

LA LÉGENDE DE DON JUAN

— Je ne le puis, répondit le vieillard.

Et prononçant des paroles que la tempête déchiquetait, il tendait le bras vers l'horizon.

Ils allaient côte à côte, ployés dans un même effort, pataugeant dans la glaise, sautant les fossés, droit vers un but qu'ils ne connaissaient pas. Quelquefois la rafale les jetait l'un contre l'autre. Ils demeuraient immobiles, refoulant des épaules et du crâne la poussée du vent, unis par la même volonté opiniâtre de vaincre les forces ameutées contre eux.

— Par la barbe Dieu ! blasphéma don Juan, t'arrêteras-tu, vieux bonhomme !

— N'invoque pas en vain le nom du Seigneur, dit le vieillard en précipitant sa marche. T'ai-je ordonné de me suivre ?

— Tu m'inquiètes ! fit don Juan qui allongeait le pas. Tu dois être le démon de la tempête !

— Je ne suis rien de ce que tu penses... Suis-moi si tu veux. Ta compagnie me fait plaisir. Je connais peu la joie de parler aux hommes...

— Arrête-toi donc, par l'enfer ! cria don Juan en se jetant devant lui.

— Retire-toi ! fit l'homme avec un gémissement, retire-toi, par grâce ! je souffre trop.

Il y avait dans son accent une douleur si profonde que don Juan le laissa passer et continua de le suivre à grands pas.

Une longue fente olivâtre venait de s'ouvrir dans le ciel ; des toits rouges, luisants de pluie, éclatèrent sur l'horizon fumeux.

— Le calme va renaître, dit le vieillard avec un grand soupir. La terre va revivre dans la joie. Mon supplice n'a pas de fin.

En effet, une paix lumineuse se répandait sur le paysage avec une si miraculeuse soudaineté qu'on ne pouvait suivre les métamorphoses du ciel. Les nuages se déchiraient, fondaient en blancheurs et s'enfonçaient dans l'azur délié. En même temps le vent cessa de souffler, les arbres se redressèrent, toutes les choses reprirent leur extase éternelle dans le ruissellement de la clarté. Un rythme majestueux s'éleva de la terre comme un cantique de louange à la bonté puissante du soleil.

— Maintenant, prononça le vieillard, je suis seul à souffrir. Maintenant, il faut que je marche, désespéré, à travers le bonheur du monde.

— Que veux-tu dire ? s'écria don Juan, plein d'une angoisse qu'il n'avait jamais connue. Est-ce ton cœur ou le mien qui parle ainsi ?

LA LÉGENDE DE DON JUAN

— Il n'est pas, soupira le passant, il n'est pas de douleur pareille à la mienne.

— Qu'en sais-tu, bonhomme ! tu es bien vaniteux !

— Je te le dis, en vérité : je suis l'éternel maudit... Mais toi-même, homme de peu de foi, qui es-tu ? que viens-tu faire sur ma route ?

Il le regardait si vivement au fond des yeux que don Juan n'osa mentir.

— On m'appelait, dit-il, don Juan Té-norio ; on m'appelle aujourd'hui...

— Je te connais, interrompit le vieillard, j'ai entendu parler de toi dans les pays où je suis passé. Ton nom m'est venu au milieu des sanglots des femmes et des imprécations des hommes. La vengeance te poursuit, l'amour se lamente et t'appelle toujours.

Ils se parlaient sans cesser de marcher. C'était le vieillard qui montrait la route ; quand il parvenait à un carrefour, il n'hésitait pas une seconde et prenait le chemin qui s'ouvrait devant lui. Bien qu'il pressât le pas, il discourait sans aucun essoufflement. Le cavalier, qui n'avait pas l'habitude de la marche, l'accompagnait en haletant.

— Moi aussi, dit-il, je porte la malédiction...

— Je le sais, répartit le vieillard, il n'est pas de malheur que je n'aie rencontré sous mes pas.

— Qui es-tu donc? s'écria le Mañara en s'arrêtant devant lui.

L'homme le repoussa doucement et continua sa route avec tant de hâte que don Juan dut se précipiter pour le suivre.

— Ne me reconnais-tu pas? disait le passant. N'as-tu jamais entendu parler de Joseph? Cartaphilus? le cordonnier de Jérusalem?

— Le Juif-Errant!

— Oui, c'est moi, sanglota le vieillard, c'est moi qui ai frappé Jésus sur le chemin du Calvaire! Il portait sa croix de charpente et trébuchait dans sa robe de fou. Il était si pâle et si sanglant que ses yeux merveilleux semblaient me regarder à travers un orage. Ah! soupirait-il, je n'ai vu cela que bien longtemps après. J'étais saisi de cette rage collective qui s'empare quelquefois des petites gens. Alors... Jésus passant devant ma porte, je me suis jeté sur lui, je lui ai craché au visage, je l'ai frappé en criant : « Marche, roi des Juifs! allons, marche! » Il s'est détourné, il m'a dit : « Je m'arrêterai et je reposerais, mais toi, tu chemineras éternellement ».

LA LÉGENDE DE DON JUAN

Et aussitôt, je me suis mis à marcher, à marcher ! droit devant moi, sans nul répit. Quand la fatigue me jette sur le sol, après bien des jours et des jours, une tempête s'élève et me transporte plus loin, afin que la prédiction de Notre-Seigneur soit vraie jusque dans mon sommeil.

— Cartaphilus, balbutiait don Juan, Cartaphilus, c'est toi ! Cartaphilus, mon frère ! il y a longtemps que je pense à toi ! Ne sais-tu pas que je suis frappé d'une malédiction semblable à la tienne ? Moi aussi, je vais à travers le monde, emporté par la tempête de mes passions. Sans répit, j'erre d'alcôve en alcôve. Le plaisir me fouette et me harcèle. Il n'est pas de hâvre, il n'est pas de bonne auberge ! Dans les bras de la plus tendre, de la plus douce, j'entends la voix qui me fustige : « Allons, don Juan ! laisse cela ! reprends ta course ! marche ! marche devant toi ! »

— Tu as connu l'amour, et tu te plains ! s'écria le maudit. Ah ! que je voudrais avoir joui de ta souffrance ! Que de fois, en traversant les bourgs, j'ai pleuré de voir les amants, tempe à tempe, se pencher à la fenêtre. Les soirs de printemps, lorsque l'on passe dans les bois, on entend des bruits de

baisers, des balbutiements et des râles. Et les cris d'enfants dans les jardins ! l'homme qui mange à sa table et que sa femme regarde manger ! O ! petits bonheurs humains, comme je me contenterais de votre misère ! Toi, don Juan, tu as connu des voluptés magnifiques, tu t'es couché dans un lit, parmi des femmes en fleurs et en fruits, tu as dormi dans leurs seins, tu t'es *arrêté* près d'elles ! et tu te plains !

Il marchait comme un homme pris de boisson, en faisant de grands gestes ; son visage couvert de larmes était pareil à un vieux mur battu par la pluie.

— Ce n'est pas cela, Cartaphilus, disait le Mañara qui se hâtait à ses côtés, ce n'est pas cela... Depuis que je suis au monde, je rêve comme toi le repos. Dès que mon cœur s'est ouvert à la douceur du sentiment, je suis parti à la recherche de l'amour. Entends-moi, Cartaphilus, entends-moi bien ! je te dis que je suis parti à la recherche de l'amour... Je voulais aimer, je voulais aimer ! par l'enfer ! je ne dis pas jouir des femmes, connaître les secrets de leur corps, m'amuser de leur faiblesse, les mépriser en me méprisant moi-même ; je dis aimer, confondre ma vie à celle d'un autre être, respirer par une

LA LÉGENDE DE DON JUAN

autre bouche, sentir mon cœur battre dans une autre poitrine, ne plus savoir où se limite ma propre existence tant elle se mêle étroitement à celle de la femme que j'ai choisie... Mais, mille foudres ! homme barbu ! jura-t-il en frappant du pied, ne peux-tu marcher un peu moins vite ?

— Je le veux bien, soupira le Juif, si tu le veux toi-même. Sache cependant que mes douleurs redoublent quand je ralentis ma course ; je suis comme une vieille rosse éperonnée par la malédiction. Il faut que je mange de la route ou que je souffre... Mais je mettrai le frein pour toi... Est-ce bien ainsi?... Ah ! mon Dieu ! je sens les clous du Calvaire s'enfoncer dans mes pieds !... Non, Ténorio, je ne puis pas !

— Allons, marche donc, puisqu'il le faut ! Je te suis ! J'ai subi un aussi terrible tourment : la soif de l'inconnu, le mystère où séjourne la femme que je n'ai pas encore possédée. Cette inquiétude me poursuit au milieu des plus vives jouissances. C'est elle que j'ai ressentie la première fois que j'ai cherché l'amour, c'est elle que j'ai connue, chaque fois que j'ai désiré l'amour. J'ai fermé les yeux, je me suis abandonné, j'ai dit toutes les paroles de l'enivrement, j'ai attendu l'amour

avec une anxiété qui me remplissait tout entier... Ah ! que tu me romps les jambes à courir ainsi, fils de putain !... Mais quand je me tendais vers ces délices, je ne rencontrais que le plaisir ; lorsque je cherchais à confondre mon âme avec celle de ma maîtresse, je ne trouvais que sa bouche ; lorsque je me repliais contre elle pour atteindre son cœur et l'unir au mien dans un seul battement, je ne sentais que les formes exécrables de son corps s'accoler à ma chair depuis mon front jusqu'à mes orteils. J'appelais la tendresse, je ne connaissais que la luxure. Toutes les impudeurs qui sommeillent en elles s'éveillaient à mon approche, se développaient entre leur cœur et le mien. Je ne le touchais pas, je ne connaissais pas l'oubli de moi-même. Au contraire, la jouissance que je goûtais, celle que je me sentais capable de donner aux femmes, renforçaient le sentiment de ma personnalité jusqu'à me conduire à l'égoïsme. C'est alors...

— Hélas ! Ténorio, interrompit Cartaphilus, voici, pour la première fois, que je rencontre une détresse égale à la mienne ; et je te dis, en vérité, qu'elle serait plus grande si tu n'étais un homme périssable, alors que je ne puis mourir. Car toi, infortuné,

LA LÉGENDE DE DON JUAN

tu n'as pas commis le crime que j'ai commis, tu n'as pas craché au visage de Dieu, tu n'as rien fait que subir la destinée de ta chair lamentable, celle que le Seigneur t'a donnée lorsque ton père t'engendra...

— Tu ne sais rien encore, ô Juif!... Je n'ai pas seulement reçu du Ciel ou de l'enfer la dépouille charnelle qui me brûle, comme on dit d'Hercule et de la tunique trempée dans le sang de Nessus... Tu presses encore le pas, circoncis de malheur!... Non, il faut que je sois hanté par un démon détestable. Les transes où m'ont conduit mes vaines poursuites de l'amour, m'ont donné la haine de l'amour. Je le recherche maintenant pour le torturer ; je le provoque dans les âmes qui ont le bonheur de pouvoir le connaître, afin de me venger sur lui de ma stérilité sentimentale. Ce que la vie m'a refusé, je l'éveille dans le cœur des femmes, pour lui donner, à ce sentiment qui me fuit, pour lui donner la géhenne, le déchirer, l'écarteler ! ha ! ha ! l'ensanglanter de mes ongles et de mes dents, comprends-tu, Cartaphilus ? être le tortionnaire insensible de ce bel Amour que je ne connaîtrai jamais !...

Le soleil planait au milieu du ciel comme un vautour au bec de cuivre. Les deux mau-

aits marchaient depuis des heures : Cartaphilus, le cou tendu, scrutant l'horizon qui se renouvelait sans pitié devant lui ; don Juan, comme emporté par une force attractive, avec une ardeur nerveuse qui allait en s'épuisant. Ils avaient traversé des bourgs, des villages, des bois, et de grandes étendues de plaine où le labeur des hommes se développait en belles géométries. Ils n'avaient rien vu de tout cela, parce que leurs regards interrogeaient leurs destinées : ceux de l'Errant tournés vers l'extension du monde qu'il lui fallait à jamais parcourir, ceux du Mañara plongeant au profond abîme de tristesse qu'aucun amour ne viendrait combler.

— Je l'ai cherché, reprenait-il, je l'ai cherché partout ! Ne crois pas, Cartaphilus, que je sois resté à l'attendre, les pieds sur les chenets ou cultivant les fleurs de mon jardin. Je l'ai poursuivi sous le ciel pluvieux du nord ou sous l'azur oriental. J'ai parcouru le monde avec avidité, croyant toujours que mon bonheur se trouvait là où je n'étais point. Mon angoisse m'a bousculé à travers tous les pays que tu as frappés de ta botte. J'ai vécu dans les villes que tu n'as fait que traverser en fuyant. J'y ai connu plus de femmes que mon désir n'en demandait ; mais lorsque

LA LÉGENDE DE DON JUAN

j'étais rassasié de leurs caresses, je me sentais attisé par mon inquiétude. Moi aussi, Cartaphilus, je suis un errant, moi aussi, ô Juif, je connais la malédiction qui t'opprime ! Je suis le Juif-Errant de l'amour ! et il n'y aura jamais de répit, car il me semble que je ne puis mourir avant de connaître l'amour...

— Ah ! Ténorio ! supplia le vieillard, tu n'as plus de salut qu'en l'amour divin. N'est-il pas au fond de ton cœur un appel vers la grâce et la miséricorde du Seigneur ?

— Je hais Dieu, par Satan ! et je ne veux de la pitié de personne ! Je veux être maudit jusqu'au jour du Jugement et passer à la gauche du Christ avec les sodomites et les prêtres fornicateurs ! Que toutes les vierges que j'ai crevées viennent alors me contempler au milieu des flammes de l'enfer : elles me verront tranquille et les bras croisés, car je supporterai le brasier du châtiment mieux que le feu qui me dévore !

Au même instant, l'air devint si calme que tous les bruits de la vie végétale demeurèrent suspendus. Un grand silence frémissant de lumière s'étendit sur le paysage. Il semblait qu'il n'y eût plus un souffle, un battement, sous le ciel bienheureux, et que toutes les

choses demeuraient dans l'attente. Et Cartaphilus, s'arrêtant brusquement dans sa course, s'agenouilla sous les pommiers ; car c'était un verger d'avril, aux coupoles blanches et roses, et une prairie en fleurs, toutes menu-serrées les unes contre les autres, comme les minéraux d'une mosaïque.

Puis la cloche d'un monastère se mit à sonner l'angélus. Les trois coups s'espaçaient largement et traversaient le silence en vibrant, comme une flèche ou un rayon. Ni les arbres, ni les fleurs, ni les bêtes, rien ne bougeait sous la bénédiction du bronze. On aurait cru entendre les pas de l'Ange effleurer les corolles, et le flottement de ses ailes...

— Je vous salue, Marie gracieuse, murmurait Cartaphilus agenouillé. Le Seigneur est avec Votre Excellence : Elle est bénie entre toutes les autres femmes...

Don Juan demeurait silencieux, debout contre le tronc d'un arbre. Il écoutait le salut de la cloche et la prière de l'homme : l'une et l'autre célébraient les grâces d'une femme qu'il avait oubliée depuis l'enfance, alors que sa mère joignait les mains de son niño devant l'image coloriée. Elle était bénie entre toutes les autres, entre toutes les défaillantes, les avides, les martyrisées, les per-

LA LÉGENDE DE DON JUAN

verties. Le Seigneur était avec celle-là, pendant que les autres tournaient vers don Juan leur bouche à baisers et leurs mains de caresses. On ne la voyait jamais que vêtue, avec une robe roide empesée de gemmes, les pieds sous la jupe, comme les bourgeoises de Cadix, les mains dans les manches, un voile sur les cheveux, protégée par son enfant qu'elle tenait contre sa poitrine impubère. Il devait flotter autour de son corsage une odeur d'encens et de lys, un peu comme celui de Lucrécia, la religieuse, quand elle venait de fuir le couvent... On imagine les pieds nus de Marie et ses jambes sans bas, ses hanches garçonnières...

Ce fut la volée des cloches, étincelante. Toutes les choses sortirent de la contemplation. Les oiseaux se reprirent à chanter, les herbes s'inclinèrent, les pommiers frémirent ; les pétales fardés s'éparpillaient lentement.

— Marchons ! fit le vieillard en se redressant. Je n'ai que cet instant de relâche. Mon supplice recommence. Marchons, si tu ne veux pas que je souffre.

Il se retournait, en allongeant le pas, vers le paysage pascal où il avait connu la trêve de la douleur. Il disait au Mañara qui le suivait avec peine :

— Elle a prié pour mon salut. Elle est toute puissante auprès de son Fils. Elle a relevé ce que ma faute pouvait avoir d'excusable, s'il est une excuse pour un crime aussi grand. Mais la Justice souveraine était établie ; rien ne peut en changer les arrêts. Cependant, lorsque sonne l'angélus, je connais le répit dans la prière ; Marie m'a secouru.

— Tu radotes, vieillard ! s'écria don Juan qui sentait un émoi gagner son cœur endurci. Les mensonges des prêtres t'ont gâté le cerveau. Il n'y a pas de sauvegarde pour les gens de notre espèce : il faut que nous restions maudits, afin que le Mal ait une figure décorative. Ah ! ah ! Cartaphilus, mon frère de malheur, espères-tu qu'après seize cents ans le pardon va descendre sur toi ? Tu es condamné à la route éternelle, et moi, au lit des femmes, sans curiosité de voyageur ni passion de nomade, Cartaphilus, sans désir, ô don Juan ! excédé d'ivresse, saturé d'odeurs sexuelles, mais cherchant tout de même, à travers les plaisirs qui me sont fastidieux, le fantôme de l'amour absolu qui me sauverait peut-être...

— Tu le connaîtras, Ténorio...

— Te voilà prophète, excellent Juif ! Est-ce dame Marie aux yeux troubles

LA LÉGENDE DE DON JUAN

de gamine en bourgeon qui me sauvera?

— Peut-être, blasphémateur !

— Hé ! par la barbe Dieu ! te voilà de nouveau galopant comme un dromadaire !... Je n'en puis plus !... En vérité, continuait-il en haletant, les femmes... m'ont toujours... voulu du bien... Elles m'ont tant de fois... tiré de la ruine... et des pattes des créanciers... Hé ! de grâce... savetier enragé !... ne peux-tu ralentir un peu !

— Abandonne-moi, don Juan, mon ami, s'écria le Juif d'une voix déchirante, abandonne-moi plutôt, mais ne me demande pas de m'arrêter. Rien ne peut réfréner ma course lorsque la justice de Dieu m'aiguillonne ! Quand je m'arrête, il me semble que tous les fouets du prétoire me fustigent, que des soufflets et des crachats me claquent au visage, que la couronne larde mon front de ses épines dégouttantes ! Ah ! Ténorio ! je sens les solives de la croix me broyer les épaules, les clous percent mes mains et mes pieds, la lance du centurion crève ma poitrine. Pitié ! aie pitié de moi ! laisse-moi me précipiter vers mon châtiment ! J'entends derrière moi la voix de Dieu : « Tu chemineras, tu chemineras éternellement ! éternel-le-ment ! é-ter-nel-le-ment ! »

— Je ne t'abandonnerai pas ! clama le Ténorio en ramassant ses forces orgueilleuses. Je veux aller avec toi jusqu'en enfer ! En avant ! Cartaphilus ! La terre ouvre son éventail, le monde tourne sous nos pieds comme la boule du jongleur japonais ! Il y a encore d'autres paysages et des régions qui ne sont pas découvertes. Marche ! Cartaphilus ! marche jusqu'au bout du cap du bout du monde ! Et sur la capitane de Magellan, nous piétinerons ensuite le long du bordage jusqu'à ce qu'on nous dépose sur la rive des îles inconnues ! En avant ! Juif-Errant ! marche, don Juan ! les jupons et les corsages s'épanouissent comme des fleurs ! le monde est plein de pauvres filles qui ne demandent qu'à souffrir ! il y a des vallées pour le sang et les larmes ! l'ennui de l'amour plane comme le ciel sur toutes les provinces de la terre ! Allons ! Cartaphilus ! chante-nous une chanson de route, comme en ont les soldats qui vont au pillage et à la mort ! Chante, Cartaphilus ! chante !

— Je le veux, dit le vieillard.

Et les yeux fixes, la tête haute, marchant à grands pas, il se mit à chanter, d'une voix terrible, frémissante de sanglots, d'une voix où se plaignait sa douleur séculaire, il se mit

LA LÉGENDE DE DON JUAN

à chanter sa propre complainte, telle que nos mamans nous l'ont apprise, telle que tu me la disais, Marie-Claire-de-Touraine, de ta bouche fraîche et enfantine, lorsque je reposais sous tes baisers :

— *Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant
Que la grande misère
Du pauvre Juif-Errant ?*

Il avait le souffle aussi large qu'aux premières heures du matin. Don Juan le suivait, les nerfs tendus, les oreilles bourdonnantes, avec un goût de sang dans la gorge.

— *Messieurs, je vous proteste
Que j'ai bien du malheur,
Jamais je ne m'arreste...*

Ils allaient, droit devant eux, à travers les labours, les blés naissants, les vignes sommeillantes, les vergers de paradis. Quand ils traversaient les villages, leur figure était si affreuse et leur chanson si triste que toutes les portes se fermaient à leur venue.

L'HOMME DE DIEU

— *J'ai vu dedans l'Europe,
Ainsi que dans l'Asie,
Des batailles et des chocs
Qui coûtaient bien des vies...*

— Je ne puis plus me porter ! gémit le Ténorio en tombant sur les genoux. Arrête-toi, Cartaphilus ! Arrête-toi !

— Adieu, Ténorio, dit le vieillard sans cesser de marcher. Je te quitte avec tristesse, car je t'aimais déjà comme un frère... Adieu ! cria-t-il de loin, en se retournant vers le Mañara qui gisait au milieu du chemin, je prierai pour toi !

— Cartaphilus ! souffla don Juan plein de colère contre sa faiblesse. Cartaphilus, attends-moi !

Il se redressa sur les poignets, se mit à quatre pattes et cria encore :

— Cartaphilus !

Le sommeil pesait sur sa nuque et ses reins. Il se sentait glisser dans l'inconscience, lorsqu'il entendit tout à coup la voix, la voix terrible, déjà lointaine mais forte encore, celle de l'éternel Passant. Elle chantait :

— *Juste ciel ! que ma ronde
Est pénible pour moi !*

LA LÉGENDE DE DON JUAN

*Je fais le tour du monde
Pour la cinquième fois...*

Don Juan releva la tête. La route, devant lui, s'élevait lentement jusqu'au milieu du ciel : au faite, dans la lumière ardente, se dressait la haute figure du Juif-Errant ; le soleil qui déclinait projetait une grande ombre derrière l'homme. On voyait son manteau flotter, et l'on entendait la voix crier vers l'inconnu :

*Chacun meurt à son tour,
Mais moi, je vis toujours !*

— Cartaphilus ! grogna don Juan.

Et il retomba sur la face, mordant la terre, de rage.





XI

LA RÉDEMPTION



Le onzième de mai, vigile de la Pentecôte, un homme vêtu comme un gueux demandait à parler au Frère Majeur de la Sainte Confrérie de la Charité, à Séville. On l'introduisit près du

Révérénd.

— Je suis, dit le mendiant, don Juan Ténorio y Mañara y Vincentelo de Leca. La grâce m'a touché. Le Juif-Errant m'a conduit vers Dieu.

Le Prieur l'avait reconnu tout de suite.

LA LÉGENDE DE DON JUAN

Il le prit dans ses bras, le baisa sur les deux joues et lui dit :

— Que cette maison, mon fils, te soit douce.

Pendant un mois, don Juan demeura en prières dans l'oratoire. Il ne buvait que de l'eau croupie, ne mangeait qu'une bouillie de maïs. Après trente jours, il se releva, se fit conduire près du prieur et supplia qu'on l'accueillit parmi les Frères où il ferait jusqu'à la mort pénitence dans la charité de Dieu.

Quand il eut reçu la bure et la ceinture de corde, il réclama pour sa part les plus viles besognes. On l'envoyait jeter au fleuve les déchets des cuisines et le contenu des privés : les enfants de la ville lui faisaient cortège par dérision et l'appelaient : Padre Mierdoso, qui est un nom qui ne se peut traduire. Il leur souriait avec tendresse, car son esprit cherchait de la douceur dans ces humiliations.

Chaque matin, l'on faisait entrer au couvent un misérable Juif ou un More famélique à qui l'on promettait pour sa peine la moitié d'un pain de froment. Après lui avoir enseigné ce qu'il avait à faire et lui avoir fait boire un verre de vin pour lui donner du courage,

LA RÉDEMPTION

on le conduisait dans le jardin du cloître où il trouvait un moine agenouillé.

— Es-tu bien, demandait le va-nu-pieds en tremblant de crainte, don Juan Mañara, qu'on appelait aussi Ténorio ?

— Je le suis, mon frère, répondait humblement le moine.

— Est-ce bien toi, reprenait l'autre, qui porte le collier de Calatrava ?

— C'est moi-même.

Alors le pauvre hésitait un instant, puis s'écriait d'une voix empruntée :

— Eh bien ! tu n'es qu'un pleutre et un gueux !

Ce disant, le frappait par deux fois au visage et courait chercher sa récompense.

Don Juan s'efforçait par ces mortifications à mater sa chair et son orgueil. Pendant longtemps il connut les affres du désir et les révoltes de l'amour-propre : mais il les maîtrisait aussitôt ou se réfugiait dans la prière. Pour se prémunir contre la sensualité, il portait à même la peau un cilice d'un crin si rude qu'il en avait les reins ensanglantés. Il n'évitait pas la présence des femmes, car il jugeait que ce n'est pas résister aux tentations que de les fuir ; au contraire, il demandait à faire la quête aux offices, quand l'église

LA LÉGENDE DE DON JUAN

était pleine de belles Sévillanes dont beaucoup avaient connu ses baisers. Elles lui remettaient leur obole en tremblant, car aucune d'elles n'ignorait la conversion du Burlador, et toutes retrouvaient sous le capuchon du moine les yeux et les lèvres du Ténorio.

Quand le prieur eut reconnu la sincérité de son pénitent, il le retira de ses charges infâmantés et lui confia le soin de distribuer les aumônes dans le quartier des pauvres.

Il allait par les ruelles étroites du barrio de los Huméros, ou de l'autre côté de l'eau, dans le faubourg de Triana, qui est celui du bas peuple et des gitanos. Il portait à la ceinture une vaste sacoche pleine de maravedis et de réaux : les mauvais garçons qui lorgnaient l'escarcelle savaient que le moine s'appelait don Juan et qu'on ne l'avait jamais pris au dépourvu ; ils le saluaient donc avec admiration et tâchaient à se trouver à l'endroit où la monnaie venait prendre l'air. Les femmes se signaient à la venue du moine ou baisaient le bas de son manteau, puis chuchotaient entre elles, en le regardant s'éloigner.

Il ne donnait jamais qu'à bon escient ; il avait pénétré assez loin dans le cœur humain pour reconnaître les supercheries des

faux pauvres, les simagrées des filous ; il éventait les unes et les autres avec des saillies plaisantes qui faisaient rire la populace et jusqu'aux imposteurs eux-mêmes. Il savait découvrir les misères véritables, qui n'ont souvent d'autre cause que la paresse ou les tares ; il ne croyait pas qu'il faut laisser périr un homme parce qu'il porte en lui la fatalité de son vice : ainsi devait raisonner don Juan.

Quand il venait à traverser le quartier des prostituées, elles accouraient sur le pas de leur porte et l'invitaient à entrer, avec des paroles et des gestes obscènes. Il leur répondait doucement, et n'ayant pas d'espoir de les arracher à leur existence misérable, les exhortait à prier au moins une fois le jour afin de ne pas oublier tout à fait leur enfance. Puis il continuait sa route au milieu de leurs appels, pleurant dans son cœur sur ces femmes qui n'étaient plus rien que les servantes éhontées du mâle, et sur toutes les femmes que l'amour a traînées dans le mépris. Il connaissait l'amour-propre de l'homme, son égoïsme dans la jouissance, son indifférence dans la satiété, son inclémence dans l'abandon ; il savait mieux que personne qu'il n'y a jamais une femme tombée dans la détresse ou l'infâmie

LA LÉGENDE DE DON JUAN

qu'on ne puisse dire qu'un homme en soit la cause.

Il avait fait vendre tous ses biens, ses charges, les palais et les terres de ses aïeux. Après avoir désintéressé ses créanciers, il consacra tout le reste (qui se montait à six-vingt mille charles d'or) à l'édification d'un hôpital, avec une chapelle dédiée à saint Georges, où l'on recueillerait les malades indigents, les vieillards sans soutien et les filles-mères abandonnées par leur séducteur. C'est cette maison que l'on voit encore aujourd'hui, derrière les jardins des Atarazanas, et où reposent l'épée et le masque de don Juan Mañara.

Tant de largesse à l'égard de la Confrérie le fit désigner par les moines, à la mort du Frère Majeur, comme son successeur devant Dieu. Il récusait longtemps l'honneur qu'on lui voulait faire, jurant qu'il n'en était pas digne. Mais sur les instances du chapitre qui lui représentait les intérêts de la communauté comme primant les élans de son repentir, il accepta la mitre et l'anneau, et gouverna désormais les destinées de son ordre avec le zèle le plus dévot.

Il n'en était pas moins humble et continuait à faire pénitence. Tous les vendredis,

LA RÉDEMPTION

il lavait, dans le réfectoire, les pieds à douze pauvres, en mémoire de la Cène et de son divin maître Jésus ; et chaque matin, en présence de tous les moines édifiés par tant de contrition, il se faisait souffleter par un More ou par un Juif.

Il mourut en parfaite allégresse et sainteté merveilleuse. Il avait demandé qu'on l'ensevelît sous le porche de l'église, parmi les mendiants et les lépreux, afin que son corps fût piétiné par les fidèles. Les Frères ne voulurent point y consentir et le déposèrent sous le maître-autel, dans la chapelle de saint Georges, avec cette épitaphe en langue vulgaire :

ICI REPOSENT LES OS ET LES CENDRES
DV PIRE HOMME QVI FVT AV MONDE

LE PVISSANT SEIGNEVR
DON JVAN MANARA

CHEVALIER DE L'ORDRE DE CALATRAVA

PROVINCIAL DE LA SAINTE CONFRERIE
DE LA CITE DE SEVILLE

LA LÉGENDE DE DON JUAN

FRERE MAJEVR
DE LA SAINTE CHARITE
DE NOTRE SEIGNEVR JESVS CHRIST

POVR LE MEPRIS QV'IL AVAIT DE SOI-MEME
AVX PELERINS ET PAVVRES DESEMPARES
IL A DONNE TOVT CE QV'IL AVAIT
IL A ETE
LA MAIN VISIBLE DE L'OCCVLTE PROVIDENCE
GRAND ZELATEVR
DE L'HONNEVR DE DIEV
ET DE LA SAVVEGARDE DES AMES
HOMME VRAIMENT CHARITABLE
IL EST MORT
AVEC LA REPV TATION DE GRANDE SAINTETE
IL A DONNE L'ORDRE DE L'ENSEVELIR
SOVS LE PORTAIL DE CETTE EGLISE
POVR Y ETRE PIETINE ET MEPRISE DE TOVS
DANS LA MORT
PVISQV'IL N'A PV ETRE HVMBLE
DANS LA VIE
R. I. P.



LA RÉDEMPTION

Telle est, mon Suarès, l'histoire de don Juan. Je ne l'ai pas écrite pour ces libertins qui se complaisent dans la satisfaction d'amours transitoires et s'imaginent revêtir la peau du lion parce qu'ils vont de fille en fille. Je l'ai écrite pour toi, cœur noble, qui as si bien chanté les grandes figures formées dans la matrice cérébrale. Je l'ai écrite pour tous ceux qui connaissent le tourment de l'infini, qu'il s'agisse des idées ou des femmes.

Que celles qui ont souffert au passage de cet homme sachent qu'il n'est pas de destin plus funeste que celui de don Juan, et qu'elles viennent déposer une fleur de pavot sur sa tombe.

Les Chaumettes, 1923.



BIBLIOGRAPHIE

Elle ne comporte que les ouvrages qui, de près ou de loin, ont aidé à la conception de ce livre.

TIRSO DE MOLINA. — *El Burlador de Sevilla.*

ZAMORA. — *No ay deuda que no se pague, y Combidado de piedra.*

ZORRILLA. — *Don Juan Tenorio.*

P. JUAN DE CARDENAS. — *Breve relacion de la muerte, de la vida y virtudes de don Miguel de Mañara.*

F. PI Y MARGALL. — *Observaciones sobre el caracter de don Juan Tenorio.*

CANO Y CUETO — *Tradiciones sevillanas.*

VILLIERS. — *Le Festin de pierre ou le Fils criminel.*

DORIMON. — *Le Festin de pierre ou le Fils criminel.*

MOLIÈRE. — *Don Juan ou le Festin de pierre.*

ROSIMOND. — *L'athée foudroyé.*

THOMAS CORNEILLE. — *Le Festin de pierre.*

CRÉBILLON FILS. — *Le hasard du coin du feu.*

MARQUIS DE BIÈVRE. — *Le Séducteur.*

CASANOVA DE SEINGALT. — *Mémoires.*

CHODERLOS DE LACLOS. — *Les liaisons dangereuses, lettres recueillies dans une société et poursuivies pour l'instruction de quelques autres.*

RÉTIF DE LA BRETONNE. — *Monsieur Nicolas ou le Cœur humain dévoilé.*

ALEXANDRE DUVAL ET MONVEL. — *La Jeunesse du duc de Richelieu ou le Lovelace français.*

PROSPER MÉRIMÉE. — *Dodécations : Les Ames du Purgatoire.*

THÉOPHILE GAUTIER. — *Voyage en Espagne.*

MAURICE BARRÈS. — *Une visite à don Juan.*

V. HEINRICH. — *La légende de don Juan et ses diverses interprétations.*

GENDARME DE BÉVOTTE. — *La légende de Don Juan.*

GUSTAVE REYNIER. — *Les origines de la légende de don Juan.*

MARCEL BARRIÈRE. — *Le Don Juanisme contemporain.*

HENRI DE BRUCHARD. — *Notes sur le Don Juanisme.*

CICOGNINI. — *Il Convitato di pietra.*

ARTURO FARINELLI. — *Don Giovanni : Note critiche.*

SAMUEL PEPYS. — *Mémoires.*

FLETCHER. — *The Wild Goose Chase.*

WYCHERLEY. — *Love in a wood.*

DRYDEN. — *Mock Astrologer.*

THOMAS SHADWELL. — *The Libertine.*

RICHARDSON. — *Clarisse Harlowe.*

BYRON. — *Don Juan.*

CHRISTIAN GRABBE. — *Don Juan und Faust.*

LENAU. — *Don Juan.*

FR. HELBIG. — *Die don Juan Sage, ihre Entstehung und Fortentwicklung.*

M. KOCH. — *Zwei Kapitel aus der Geschichte der don Juan Sage.*

TABLE

	<i>AU LECTEUR</i>	I
I.	L'ENFANCE DE DON JUAN . . .	I
II.	DON JUAN DEVANT L'AMOUR. .	19
III.	DON JUAN TROMPÉ	37
IV.	LE COMMANDEUR D'ULLOA . .	57
V.	LA MANIÈRE DU TÉNORIO . .	75
VI.	LE CONVIVE DE PIERRE	93
VII.	LE JUGEMENT DES ANGES . . .	115
VIII.	DON JUAN MANARA	119
IX.	LAÛRA DE SALAZAR	133
X.	L'HOMME DE DIEU	157
XI.	LA RÉDEMPTION.	179
	BIBLIOGRAPHIE	189



OUVRAGES DÉJÀ PARUS
DANS LA COLLECTION

“ÉPOPÉES ET LÉGENDES”

- Le Roman de Tristan et Iseut*
La Légende de Guillaume d'Orange
La Chanson de Roland
La Vie du Bouddha
La Légende du Cid Campeador
La Légende de Saint François d'Assise
Les Lais de Marie de France
Le Roman d'Antar
Le Livre des Vikings
La Passion de Yang Kwé-Feï
La Légende de Don Juan



ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE VINGT-NEUF MARS
1924 SUR LES PRESSES
DE PIERRE FRAZIER,
A PARIS

PELLETIER LIBRARY, ALLEGHENY COLLEGE



3 3768 00670 4905

70636

843.91

T787L



P8-CED-060

